

action poétique

Louis ZUKOFSKY
Larry EIGNER
Jerome ROTHENBERG
Paul BLACKBURN

56

POÉSIES USA

Contre-poésie : prison-Vietnam
Les "Caterpillar"

Poésie amérindienne traditionnelle
Hommage à Jack Spicer

PABLO NERUDA

avec deux dessins de Vieira da Silva

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique

56

action poétique

Ce numéro a été réalisé par Mitsou Ronat, Joseph Guglielmi et Jacques Roubaud. Nous tenons à remercier Rosmarie Waldrop, David Antin, Clayton Eshleman, Ken Donow et Jerome Rothenberg pour leurs conseils et leur aide dans la recherche de textes souvent rares.

RÉDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITÉ DE RÉDACTION : Claude Adelen, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Elisabeth Roudinesco, Bernard Vargaftig.

ADMINISTRATEUR : Michel Ronchin.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : Gil Jouanard.

DIFFUSION : Odéon Diffusion, 24, rue Racine, Paris-6^e.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 30 F. — Etranger : 36 F.

France : 8 numéros : 60 F. — Etranger : 72 F.

(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C. C. P. : Action Poétique, 19, rue Emile-Dubois, Paris-14^e — 4.294.55 Paris

Gérant responsable : H. Deluy.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1973.

Sommaire

Poèmes : <i>Pablo Neruda</i>	2
Présentation : <i>Jacques Roubaud</i>	10
I. A 10 (fragments) : <i>Louis Zukofsky</i>	11
II. Hommage à Jack Spicer	17
Poèmes : <i>Billy the Kid</i>	19
Le Saint Graal	22
III. Sept poètes de « Caterpillar »	28
Tombe étrusque : <i>Paul Blackburn</i>	29
Soutine (fragment) : <i>Clayton Eshleman</i>	33
Poèmes de lumière : <i>Jackson Mac Low</i>	39
Tablettes : IV, V, X : <i>Armand Schwerner</i>	46
Définitions : <i>David Antin</i>	53
Junta : <i>Jack Hirschman</i>	56
Le témoignage de l'étudiant : <i>Jerome Rothenberg</i>	60
IV. Poésie amérindienne traditionnelle	66
Introduction à « shaking the pumpkin » : <i>Jerome Ro-</i> <i>thenberg</i>	68
Poésie tribale et façons de vivre tribales : <i>Rarihokwats</i> .	70
Poèmes indiens	72
V. Huit poètes choisis et traduits par <i>Joseph Guglielmi</i>	76
L'antiterre : <i>Paul Auster</i>	77
Expressions : <i>William Bronk</i>	79
Espace : <i>Clark Coolidge</i>	80
A l'extrême : <i>Cid Corman</i>	83
Un autre temps en fragments : <i>Larry Eigner</i>	86
Passage Charles Dallery : <i>Ron Padgett</i>	94
Les manières agressives de l'étranger de hasard : <i>Ros-</i> <i>marie Waldrop</i>	96
Le jardin de l'effort : <i>Keith Waldrop</i>	104
VI. Poèmes de guerre : <i>Vétérans du Vietnam</i>	106
Note au lecteur : <i>Henri Deluy</i>	107
Sept poèmes	109
Réfractions... : <i>Michael Mc Carthy</i>	115

Les dessins de la page 9 et de la couverture 4 sont de M. Vieira da Silva.

Pablo Neruda

Au fond du puits de l'histoire, comme une eau plus sonore, plus brillante, brillent les yeux des poètes morts. Terre, peuple et poésie sont une même entité enchaînée dans des souterrains mystérieux. Quand la terre fleurit, le peuple respire la liberté, les poètes chantent et montrent le chemin. Quand la tyrannie obscurcit la terre et frappe les épaules du peuple avant tout ou cherche la voix la plus haute, et tombe la tête d'un poète au fond du puits de l'histoire. La tyrannie coupe la tête qui chante mais la voix au fond du puits retourne aux sources de la terre et de l'obscurité monte à la bouche du peuple.

(De « Voyage au cœur de Quevedo ».)

mon grand-père Don José Angel Reyes vécut
cent deux ans entre Parral et la mort.
C'était un grand gentilhomme campagnard :
peu de terre, beaucoup d'enfants.
Je le revois en ses cent ans : c'était
un vieillard tout de neige, bleue était sa barbe antique
et il prenait encore le train pour venir me voir grandir
un wagon de troisième, de Canquerres au Sud
le vieux, l'éternel Don José Angel venait
prendre un verre, le dernier, avec moi :
et sa main de cent ans portait haut
le vin qui tremblait comme un papillon

(De « Encore ».)

Peu importe, allons, chante moi la barcarolle de tout l'infini que je désire ma petite ; nous sommes tous les deux et les habitants d'une frontière que seuls nous pourrions toucher ; chante moi la barcarolle des tumultueuses solitudes de la mer, la profondeur, l'obscurité, le tumulte de la nuit sur la mer, je veux savoir par ta bouche couleur de corail enfantin, la croissance des marées, chante moi comme elles roulent, s'étirent, s'enroulent, portant au cœur des poissons vivants et des floraisons de deuil ; ma petite Lucie, chante moi, enchante moi de la croissance des larves dans les ténèbres où commence à pointer le vide des fenêtres, la lueur haute des embarcations du temps, tout ce que les hommes et les femmes unis aiment très ardemment et ce que seul, pauvre habitant égaré dans la salle d'attente et qui jamais ne sut se limiter, ce que seul je puis désirer pour taire mes pensées tristes.

Il n'est pas trop tard malgré tout, et je suis content Lucie, comme je t'aime. Je te prends par le bras je t'emmène comme ma petite chimère, et quand tu veux sauter une flaque d'eau de mer salée je te soulève un peu, joyeusement, autant que mes forces le permettent.

Tu es rayonnante. Le soleil éclate sur ton petit front. Il tombe autour de ton corps comme un vêtement. Nous voici alors dans la grotte de notre repos, nous nous embrassons ardemment, nous nous regardons avec ces yeux tranquilles et plus grands d'être proches, le plus doux de mes baisers restant celui qui te fait tomber doucement en arrière.

(« L'habitant et son espérance ».)

Les Agates

Mais d'où viennent ces agates dans mes mains ? Elles apparaissent chaque matin devant ma porte, jetées par poignées au hasard, à l'aurore : un berger de l'intérieur égaré, Gonzalez Vera, Lina, Maria peuvent disputer les petites pierres translucides aux Yankas mareyeurs de profession qui, au pied de la mer, guettent la marchandise et se croient un droit sur tout ce qui concerne la vague.

Chose certaine : ils m'ont toujours réveillé de bonne heure et voici une fois de plus dans leurs mains, le trésor que m'envoie la mer à tant la pierre, les cent pierres, le kilo, le barril.

Dans la main, les mystérieuses gouttes de lumière ronde, couleur de miel ou d'huître, pareilles aux raisins pétrifiés pour des vers du Genil d'Espinosa, légèrement poudrés par quelque déesse cendrée, forées parfois dans leur cœur par quelque aiguillon d'or, comme creusées par la plus petite des vagues : agates d'Isla Negra, brumeuses, célestes, tendrement carminées ou verdies, violettes, rougies, confites dans leur chair comme des grappes de muscat et souvent immobiles à force de transparence, ouvertes à la lumière, livrées par les rochers de l'océan au caprice du cristal : à la pure pureté.

(« La maison dans le sable ».)

Ports

L'odeur enragée du poisson
dans les portes du port :
une odeur sombre et sale
comme un hiver empoisonné,
dans une attaque de gangrène.

Ce sont les restes de la vie

Les éclairs de la pauvreté

O la pauvre patrie, ridées
ses vieilles paupières de neige
elle s'est assise à pleurer
sur les quais poussiéreux peut être
ou sur les moles dans le Sud
près des pêcheries

Assise elle voit l'eau courir
dans les rigoles ténébreuses,
le détritit dans les faubourgs
l'ouïe des poissons assassinés
les cadavres raidis des chats.

La patrie avait dans les livres
couleur d'orange et de la neige
et dans ses cheveux descendait
une cascade de cerises
J'ai tant de peine à la voir
assise, sa chaîne brisée
parmi les pelures de papas
parmi les meubles abîmés

Dans les portes brisées du port
on entend la plainte brumeuse
et mourante d'un remorqueur
et la nuit tout à coup s'écroule
comme un paquet de haillons noirs
sur les genoux de la patrie

(De « Fin de mundo », 1969.)



La Baleinière de Quintay, vide
avec ses caves, ses décombres de mort,
le sang sur les rochers encore, les
os des cétacés royaux
fer rongé, vent, mer, le cri
de l'albatros qui attend.

Les baleines s'en sont allées : vers d'autres mers ?
Ont-elles fui la côte ensanglantée ?
Ou submergées dans la douce boue
des profondeurs (—) demandent-elles châtiment
pour les Chiliens de l'océan ?

Personne n'a défendu les géantes !

Aujourd'hui, mois de Juillet
je glisse encore sur l'huile gelée :
mes souliers m'entraînent vers le pôle
comme si des présences invisibles
me poussaient vers la mer,
et une mélancolie grave comme l'hiver
attire mes pas
dans le monde inhabité de la baleinière.

(« Encore ».)

Le clocher d'Authenay

Sur la clarté de la prairie
un clocher noir.
De l'église triangulaire sautent
ardoise, symétrie.
Toute petite église en cette étendue douce
comme pour qui une colombe prie.
La pure volonté d'un clocher
sur le ciel d'hiver.
La rectitude divine de la flèche
dure comme une épée,
le métal d'un coq de tempête
volant avec la girouette.
(L'orgueil, et non la nostalgie,
nous est vêtement passager,
les feuilles qui nous couvraient
tombent au pied du clocher.
Cet ordre pur qui se dresse
soutient son système gris
dans le royaume dépouillé
de la saison couleur de pluie.
Ici s'est tenu l'homme et il s'en est allé
laissant là-haut marque de son devoir ;
Il est revenu aux éléments
à l'eau de la géographie.
De même je pus être, n'être pas,
j'ai méconnu de même mes devoirs :
et je suis resté devant tous
afin que l'on voit mes mains vides :
les constructions que je n'ai pas faites :
mon cœur inhabité :
tandis que de sombres outils
des bras gris, des mains sombres
élevaient la droiture
d'un clocher et d'une flèche.
O ce que j'ai apporté à la terre
je l'ai laissé disperser et sans base,
je n'ai fait se lever que des nuages

je n'ai marché qu'avec la fumée
Sans savoir que des pierres sombres
se levait la pureté
sur les territoires antérieurs
dans l'hiver indifférent.)
O vertical étonnement dans la prairie
humide, étendue :
direction fine d'aiguille
exacte, sur le ciel
que de fois de tout ce paysage
arbres terres
sur l'étoile horizontale et infinie
de la Normandie terrestre
par neige ou pluie le cœur fatigué
de tant d'allées et venues par le monde
j'ai gardé les yeux fixés
sur le clocher d' Authenay
sur la structure de la volonté
sur les domaines dispersés
de la terre sans mots
et de ma propre vie
sur l'interrogation de la prairie
et mes douleurs muettes
une présence immobile entourée
par la prairie et le silence :
la flèche d'une pauvre tour sombre
et qui porte un coq en plein ciel.

(De « Géographie infructueuse », 1972.)

Une note précise que les derniers poèmes de *Géographie infructueuse* ont été écrits en automobile en automne et hiver 1971 sur les chemins de la Normandie Française.

Le premier tirage de notre numéro 55 consacré au Chili ayant été rapidement épuisé, nous signalons à nos lecteurs qu'une deuxième édition est disponible.

Chanson d'amour

Juin 1973 : Pablo Neruda donne dix poèmes à la revue *Crisis* (Buenos Aires) avec ce petit mot :

« J'ai peu de fois collaboré à des revues. J'aime publier mes livres en une seule fois. Bon, voici les poèmes.

Ils appartiennent à mon dernier travail. Ils sont tous inédits. Ils trouveront place en 1974 dans divers livres dont quelques-uns seront : Le livre des questions, Le cœur jaune, Défauts choisis, La mer et les cloches, Jardin d'hiver.

C'est tout
Salut

Pablo
Neruda
Isla Negra. »

Le dixième poème est cette chanson :

Je t'aime t'aime est ma chanson
là commence ma déraison

Je t'aime t'aime mon poumon
Vigne je t'aime vigneron
et si l'amour est comme un vin
tu es toi ma prédilection
depuis ton pied jusqu'à ta main
tu es le verre pour après
la bouteille du destin

A l'envers à l'endroit je t'aime.
Je n'ai ni rime ni raison
pour te chanter cette chanson
sans fin qui monte de moi-même.

Et sur mon violon qui détonne
entends-tu chanter mon violon
combien je t'aime ma violonne
ma femme sombre pourtant claire
mon cœur tout petit mon ivoire
ma clarté ma douce cuillère
mon sel de la semaine noire
ma lune à la fenêtre claire

BOUR

Maire de Strasbourg
Septembre 73

Présentation

- La poésie américaine a commencé voici quinze ans à émerger de l'isolement glaciaire où elle se trouvait depuis 1930. Préparée dans les années cinquante par des revues presque invisibles comme *Origin* de Corman, ou la *Black Mountain Review* d'Olson, Duncan ou Creely, aidée (un peu en contrebande) par la vague de la *beat generation* (principalement autour d'Allen Ginsberg), une renaissance s'est faite qui donne à la poésie aux U. S. A. une situation pouvant apparaître comme étonnamment favorable à bien des poètes européens.
- Ce fait est resté longtemps totalement ignoré en France et c'est le mérite indiscutable de S. Fauchereau d'avoir donné par son livre des éditions de Minuit et sa présentation de quarante et un poètes aux *Lettres Nouvelles*, les instruments d'information indispensables pour se frayer un chemin à travers le labyrinthe d'une production immense et à bien des égards déroutante pour nos habitudes de lecture. Ces publications semblent avoir suscité un réveil (encore timide, il est vrai) des éditeurs qui annoncent ou prévoient dans un avenir pas trop éloigné des traductions d'Olson ou de Creely, de Duncan ou d'Ashbery.
- Nous avons rassemblé ici non pas un choix représentatif (ce qui nous était impossible) mais des textes permettant quelques éclairages brefs et très différents sur des aspects significatifs de ce qui se passe en ce moment dans la poésie américaine.

J. ROUBAUD.

I - Zukofsky

Louis Zukofsky (né en 1904)

Plus sans doute que Pound (dont il fut longtemps l'ami) Louis Zukofsky est devenu, ces dernières années, le poète américain le plus important de ce siècle. Fondateur, au début des années 30, avec George Oppen et Charles Reznikoff du groupe dit « objectiviste », qui publia un des premiers livres de William Carlos Williams, des poèmes de Carl Rakosi et Basil Bunting (an objectivist Anthology) et fut soutenu par Pound (préfacier des « discrete series » de George Oppen, en 1934) Zukofsky est demeuré pratiquement inconnu jusqu'en 1960. En parallèle, mais en opposition évidente à Pound, Zukofsky compose, depuis 1928, un poème en vingt-quatre parties, « poème d'une vie », dont le titre est « A ». Presque entièrement publié aujourd'hui (il ne manque que A 23 puisque A 22 a paru en juillet dans la revue « Poetry » de Chicago) ce texte monumental, fascinant, rebutant, contradictoire, à la fois attirant et difficile est encore très loin d'être saisi dans son ensemble par ceux-là même qui s'en réclament ou inspirent aux États-Unis et en Angleterre. Donnons une idée du problème : A 10, dont nous « pré-traduisons » ici de larges extraits a été composé en 1940, dans les mois qui ont suivi la chute de Paris, point de départ du poème. A 9, qui le précède, est sans doute un des textes de la poésie occidentale où les contraintes formelles et sémantiques imposées a priori à l'écriture poétique sont les plus violentes : « Canzone » double, A 9 est construit sur le schéma de rimes de la célèbre canzone doctrinale de Guido Cavalcanti « donna me pregha », chef-d'œuvre d'une difficulté aussi mémorable que la sextine d'Arnaut Daniel. Zukofsky en écrit deux, sur les mêmes rimes ! Ce n'est pas tout. La matière verbale de la première partie est entièrement empruntée à une version anglaise du *Capital*. Ce n'est pas tout, mais suffira pour le moment. Ajoutons que A 9 est un poème inoubliable (on lira, si on peut se le procurer, la très belle traduction qu'a faite Anne-Marie Albiach de la première partie de A 9 dans le numéro 2 de la revue « Siècle à mains » en 1970). La juxtaposition, dans le poème A de deux textes d'inspiration formelle aussi contradictoire que A 9 et A 10 donne une idée de « l'épreuve » à laquelle Zukofsky soumet ses lecteurs. Il semble bien, à ce qu'on peut lire ici et là dans les revues américaines, que personne ne soit encore en mesure d'aborder de manière critique le problème posé par le poème de Zukofsky : admiration inconditionnelle, imitation d'élocution, choix d'un moment particulier du texte (en gommant de préférence tout ce qui, de près ou de loin, s'apparente au poème donné ici), réduction à une variante (excentrique certes mais géniale) de l'individu-poème sont les réactions principales des critiques et des poètes, s'accordant à de rares exceptions à minimiser l'aspect impersonnel de ce travail (non-individualiste) dans la double manifestation du « politique » et de la « réflexion technique » (cette attitude générale, accompagnant la reconnaissance de Zukofsky comme poète n'est pas restée sans influence sur les parties les plus récentes du poème).

A 10 (fragments)

Paris
Paris
de tes belles phrases
est tombé
le télégraphe ne fonctionne plus

EN AVANT PARIS
des airs de Londres déjà à la radio nazie
New York ressent le bombardement de Tours
dans les cafés à l'heure de midi
n'entend plus Paris
sur les ondes

et fixe comme au fond d'un trou de bombe
les résultats
du baseball qui comptent
ou ne comptent pas
le chant a abandonné les voix
comme la liberté les discours

le peuple de Paris
se masse, les réfugiés en masse sur les routes
vont à la messe l'air
et les shrapnels pour église
quelle civilisation chrétienne !
le pape bénit les chemises noires

Kyrie

Kyrie eleison
ils chantaient
le chant abandonne les voix
un murmure

crie plus fort
peuple peuple peuple
chacun seul n'est qu'un murmure
un vide confus
sans substance

crie dans les rues de New York
mais surtout crie dans les rues de Londres
et plus fort encore dans les rues de Paris

peuple peuple peuple
pas un murmure mais *ton*
corps vibre
pas la voix seule mais celle qui parle
par *toi*

.....

Honte
Honte de la honte faite aux peuples
les planètes émettent de la lumière
et tous les corps font de même

Grèce Ethiopie Espagne Autriche
Tchécoslovaquie Albanie Pologne
Danemark Norvège Hollande

Belgique Luxembourg France
une seule substance visible et
invisible

ruines
millions de morts visibles c'est là
le corpus
du commerce des armes

une retraite de dix mille kilomètres
foules entassées comme broussailles brûlées vives
chassées aux sommets des montagnes dans les forêts
que d'en bas on enflamme s'enfoncent dans la terre
les Japonais s'enfoncent dans la terre
la lâcheté enfle son nouvel Axe
bouche de Mussolini sur le peuple d'Italie
la gorge rauque du Reich Allemand
grince sur le corps libre de l'Espagne
cible : Londres
cible : Paris
cible : les Etats-Unis
cible : les Brigades Internationales

Espagne
premier échantillon de la guerre-éclair
victime des regards détournés du monde
quatre colonnes ennemies convergeaient sur Madrid
une colonne ennemie était
comme un chancre à l'intérieur
Teruel Guernica vibrent s'étouffent dans la terre
Plus de bombes sur Barcelone que jamais en aucune guerre
volcans du sol
chaque heure trois raids : hydravions éclairés de bombes
incendiaires

Espagne ton souvenir est dans ces mots :
cinquième colonne

.....

Le Donneur de la vie a fait venir la mort
il n'y a rien comme
les régions bombardées sur les cordes de lumière des avions
super-visions
que les nations fuient
toute ressemblance avec ce qui vit ou est mort
dans la coïncidence des pensées n'attendant pas les
larmes
que des temps meilleurs le disent
le poète a cessé son chant pour parler

1940.

II - Hommage à Jack Spicer

Jack Spicer (1925-1965)

Mort à quarante ans de « malnutrition », Jack Spicer, linguiste, un peu sioux, un peu cherokee, est un des poètes les plus surprenants de sa génération. Ses poèmes, publiés par de très petites maisons d'édition sont à peu près introuvables, à l'exception peut-être de *Billy the Kid*, repris dans de nombreuses anthologies. Nous donnons ici, outre une partie de *Billy the Kid* quatorze poèmes du livre « le Saint-Graal », séquence de quarante-neuf poèmes organisée en sept livres. Les textes, rapportés des Etats-Unis par M. Ronat, circulent en édition pirate où l'on peut lire : « ... Quiconque sera pris en train de vendre ce livre sera écartelé. »

PRINCIPAUX TEXTES :

BILLY THE KID, Enkidu Surrogate, 1959.

THE HOLY GRAIL, White Rabbit Press, San Francisco, 1964.

LANGUAGE, White Rabbit Press, San Francisco, 1965.

Billy The Kid. (Enkidu Surrogate, 1959...)

I

C'est la radio qui m'a appris la mort de Billy The Kid
(Par un jour d'été brûlant, avec des oiseaux dans le ciel)
Imaginons une frontière — un poème que quelqu'un pourrait
y cacher avec la troupe d'un sheriff à sa poursuite — à mille
kilomètres s'il faut qu'il fasse mille
kilomètres — un poème sans tournants brusques, ni maisons pour s'y
perdre, sans la trame magique ordinaire, ni Juifs new
yorkais marchands de pyjamas améthyste, rien qu'un endroit
où Billy The Kid pourrait se cacher et tirer sur les gens.

Jardins des supplices et montagnes russes. C'est la radio
Qui m'a appris la mort de Billy The Kid

Par un jour d'été brûlant. Les routes poussiéreuses de l'
été. Les routes menant quelque part. On pourrait presque
voir où elles mènent au-delà du violet sombre de l'
horizon. Pas même les oiseaux ne savent où elles mènent.

Le poème. Dans toute cette distance qui pourrait reconnaître
son visage à lui.

II

Une couche de feuilles d'or ressemblant aux fleurs de l'enfer
Un morceau de papier d'emballage étendu, froissé et
refroissé à la main, lissé comme il faut au
fer électrique

Une peinture

Qui m'a raconté la mort de Billy The Kid.

Un collage un assemblage

De réel

Qui ternissent les couleurs

Nous disent quels sont les héros

qui sont réellement passés.

Non, ce n'est pas un collage. Les fleurs de l'enfer

Tombent des mains des héros

tombent de toutes nos mains

lassés

Comme si nous ne pouvions plus jamais les garder fermées.

Son arme

ne tire pas de vraies balles

sa mort

N'a plus aucune importance.
Maintenant qu'elle est chose faite
Dans ces couleurs ternies
Ce n'est pas un collage mais
Un assemblage, un
Souvenir.

III

Il n'y avait rien au bord de la rivière
Rien que de l'herbe sèche et du coton candi.
« Alias », lui dis-je. « Alias,
Il y a quelqu'un ici qui veut nous faire boire la rivière
Quelqu'un veut qu'on meure de soif. »
« Kid », dit-il. « Ce ne sont pas les rivières
Qui veulent piéger les hommes. Il n'y a aucune méchanceté en
elles. Essaie
De comprendre. »
Nous étions là au bord de la petite rivière et Alias enleva
sa chemise et j'enlevai la mienne.
Mais je n'avais plus aucune réalité. Alias non plus.
Ni le grand cotonnier, ni la terre ferme.
Ni la petite rivière.

IV

Ce que je veux c'est
Vous
Parler de cette souffrance
Ce fut une longue souffrance
A peu près aussi large qu'un rideau
Et aussi longue
Que l'espace.
Stig-
mates
Trois trous de balles dans le ventre
Et un autre dans la tête
dansant
Juste sous le sourcil gauche
Ce que je veux c'est vous
Parler de sa
Souffrance.

V

Bill The Kid dans un champ de peupliers touché
par un seul rayon de lune
Son ombre se distingue
bien des ombres de tous les autres
Toute en délicatesse
et sensibilité
Personne ne prendra son arme ni n'effacera
Leurs ombres.

X

Billy The Kid
Je t'aime
Billy The Kid
J'endosse tout ce que tu dis
Et il y avait le désert
Et l'embouchure de la rivière
Billy The Kid
(Malgré l'annonce de ta mort)
Il y a du miel dans ton ventre
Billy

I LE LIVRE DE GAUVAIN

3

le graal est l'opposé de la poésie
nous comble au lieu de se servir de nous comme d'une coupe
où boivent les morts.
graal, la coupe où saigne le Christ, la coupe d'abondance
de la mythologie irlandaise
le poème . à l'opposé . nous . inassouvis .
dans ces mondes la bonté d'un être humain pour un autre
être humain est semblable à la proximité
de la coupe et des lèvres.
sauvages fières les bêtes sauvages piétinent dans la Forêt Périlleuse.

4

Tout le monde est impressionné par le courage et, le combattant,
il fut vainqueur
qui fut vainqueur ?
je ne suis pas sûr mais je crois que l'un d'eux avait une
armure rouge et l'autre une armure noire
je ne suis pas sûr des couleurs mais je sais qu'ils recherchaient
une coupe ou un poème
chacun dans chacun des deux mondes est impressionné par le courage
et je ne suis pas sûr qu'ils étaient tous les deux humains ni
que ce qu'ils cherchaient peut être décrit comme une coupe
ou un poème ni même de ce pourquoi l'un et l'autre
combattaient
ils menaient grand bruit dans la forêt et les corbeaux se
rassemblaient dans les arbres on était à peu près sûr que
c'étaient des corbeaux.

II LE LIVRE DE PERCEVAL

5

l'ermite me dit danse et je dansai
toujours je rencontrais des ermites en chemin
qui me disaient ce que je devais faire et je le faisais

ou bien je me mettais en colère et n'en faisais rien
sachant toujours ce qu'on n'attendait pas de moi.
Elle s'électrocuta avec l'eau de son propre bain
je tirai le fil
et ce fut le noir (dit l'ermite)
plus profond que tous les halos.

7

Pas de moyens visibles d'existence
Le graal était là comme des baies de juin en octobre
ou encore quelque chose que j'avais ressenti et oublié
C'était un palais et un océan j'étais dans
Un bateau qui rejetait l'eau contre la marée
Un graal, un vrai graal. Affamé comme un snark.
Le graal pendait là les mouettes décrivant des cercles tout
autour et la douleur de mon existence s'apaisa
« Idiot » chantaient-ils avec plutôt des voix d'anges qui veillent
« Idiot ».

III LE LIVRE DE LANCELOT

7

Il n'a pas plus le sens de l'humour qu'une orange, révéla
un jour Gauvain à un ami sûr.
Son sens de l'honneur est tel qu'il peut à peine porter son propre corps
Le cheval qu'il chevauche (dada) n'arrivera jamais nulle part.
subtil, il erre seul dans le palais parmi les serviteurs
intellectuels
Il chante une chanson pour lui-même, quand il cherche le machin
Le graal n'est pas pour lui
C'est évident.

IV LE LIVRE DE GUENIÈVRE

1

Lance, voyons un peu où nous en sommes
Sur la rive de quelque mer intérieure qu'on ne saurait
qualifier d'océan
La rivière est verte derrière nous.
La rivière est humide. Quelque chose descend qui flotte et n'est

pas la maîtresse du graal. nombreux magiciens mouettes
mortes. une harpe
sur le même thème. Rejoue le chœur sauvage encore et encore —
magie musicale
Dame du Lac je te hais ; je ne supporte pas ta manière
désinvolte dont le vent souffle. Ecoute
Je suis Guenièvre.

7

Cette tasse à thé où a saigné le Christ. Tu es si poli, Lance
vous tous les héros êtes si polis
Ils feraient hurler un chat.
J'ai rêvé la nuit dernière que ton corps était devenu une
aventure immense. des chevaux sauvages
N'arrivaient pas à l'arracher de lui-même
J'
étais la terre entière à travers laquelle tu voyageais
les rocs, le sable, et l'eau.
Mon Dieu ! et cette petite tasse à thé
Était toujours entre nous.
J'étais une sorcière, Lance. Mon corps n'était pas la terre, le tien
n'était pas chevaux sauvages ou ce que des chevaux sauvages
ne pouvaient pas arracher
ton corps m'éveilla poliment
et je vis le matin courbé.

V LE LIVRE DE GALAHAD

2

Galahad a été inventé par des espions américains. Il n'y a
aucune raison de croire à son existence.
Certains agents dans le monde pensent que le vrai et le faux
sont risibles. Galahad se mit à rire
En naissant parce que le ventre de sa mère lui avait paru
très drôle. il riait de se sentir un héros
Pur. Comme il riait sa chair tomba.
Et le graal lui apparut comme un éclair de magnésium.
Tout ce qu'on pouvait voir
En dessous.

Le graal est aussi répandu que les rats et les algues
Non pas perdu mais égaré.

Quelqu'un cherche une lettre sait qu'elle est quelque part dans
la maison
la trouve, ce qui ne l'avance à rien.

Le graal — campagne humide maintenant sous la pluie dense
Où poussent des citrouilles des artichaux des choux tout ce
qui poussait avant qu'on s'enferme à cause du spécialiste
de la météo

n'a finalement nulle part où aller sinon vers le haut : testament
de Galahad.

VI LE LIVRE DE MERLIN

3

La tour qu'il s'était bâtie à lui-même
d'une sorte de coquillage qu'il extrayait de sa peau
il prétendait être un émetteur radio et écoutait de la
graal-musique jour et nuit chaque jour et
chaque nuit
enfermé là-haut par une traîtrise qui n'était pas la sienne
tout à fait (il ne se rappelait plus qui l'avait trahit)
il prédisait le futur de la Bretagne.
Le pays est creux, dit-il, fait de cavernes et de trous
immenses si bien que les aigles et les rossignols n'y
peuvent voler

Aimez
le Graal, dit-il
en dépit de tout ce qui est arrivé.

5

Alors la pensée de Merlin devint plus forte que Merlin l'emprisonné
un château-prison
fut bâti en ces lieux
Sacco et Vanzetti Richard Cœur de Lion et Dillinger qui
d'une certaine manière ont failli perdre le graal.
prisonniers politiques
Prisonniers politiques. Prêts à sortir de leurs tombes.
« l'ennemi est dans votre propre pays », il écrivit cela alors que
Gauvain Perceval et presque tous les autres cherchaient
à tâtons des fantômes
Il y avait le graal mais cela il l'ignorait
Dans sa prison.

Allons Clyde, en route, cela vaut mieux, adieu

Allons Clyde, en route

Tu n'es pas une grenouille tu n'es qu'un crapaud rugueux.
adieu, au revoir, adios.

La plage atteint son ultime instant. le sentier dans le sable.
Le crapaud-grenouille devient énorme à l'ombre des eaux
pénétrées de brouillard.

Ce n'est pas la fin car comme la balle lointaine d'un fusil
un bateau vient. je ne vois personne à bord. je suis Merlin
emprisonné dans une branche du château du Graal.

VII LE LIVRE DE LA MORT D'ARTHUR

2

Marilyn Monroe attaquée par un flacon de somnifères

Comme une bouteille de frelons furieux

transperce-moi de ta lance dit-elle

ce que je fis

la question-réponse toujours la même. Je ne peux plus me
souvenir d'un temps où je n'étais pas roi. L'épée dans
le roc est comme une histoire pour enfants racontée
par ma mère

il prit sa vie. Et quand elle vint sur la barque flottante

ou quand elle entra au couvent et que sa mort fut annoncée

dans tous les journaux ce fut sa honte pas la mienne

j'étais roi.

6

La noirceur demeure. demeure même après que le Riche Pêcheur
a fait ce qu'il pouvait pour protéger mère et foyer. Elle
est là comme le soleil.

ni les batailles perdues ni même les peuples défaits

mais la noirceur vivant avec elle-même

aux côtés de nos feux.

A l'aise en nous

un monstrueux anti-graal qu'aucun de ces chevaliers n'aurait
pu rencontrer ni inventer

aussi réelle que demain

pas la menace de la mort. ils auraient pu le vaincre. pas

même une magie mauvaise

un simple trou courant d'un objet à l'autre. pas un royaume

ne sera sauvé. il n'y aura

pas de rest-
itution.

III - La "Chenille"

Sept poètes de "Caterpillar"

Fondée et dirigée par Clayton Eshleman, la revue « Caterpillar » (la « chenille ») qui vient de disparaître avec son numéro 20 est une des quelques revues qui ont poursuivi la tradition des revues de « l'âge héroïque » (les années 50) comme « Origin » de Cid Corman ou la « Black Mountain Review » d'Olson : un assez petit nombre de poètes, formant moins école que groupe d'affinités, y publient souvent, affirmant par présences et exclusions une cohérence qui n'est pas aussi évidente vue de l'extérieur. Nous avons choisi sept d'entre eux, auxquels il aurait fallu joindre (si la place n'avait manqué) Théodore Enslin, Robert Kelly, Diane Wakoski. Signalons pour terminer que « Caterpillar » a consacré un numéro spécial (n° 12) à Jack Spicer et a publié un très long texte de Snyder sur l'Inde (cf. A. P. n° 47 pour des poèmes de Snyder).

Paul Blackburn (1926-1971)

Mort brusquement il y a deux ans, Blackburn était un des meilleurs poètes de la génération des « Black Mountain » (cf. les livres de S. Fauchereau cités dans l'introduction). De quelques années l'aîné des autres poètes de « Caterpillar » il fut choisi par eux comme chef de file un peu en raison du dédain injustifié dont faisaient preuve à son égard certains de ses contemporains plus connus (c'est également le cas d'un autre poète, publié par la revue, Théodore Enslin, le « Solitaire du Maine »). Blackburn présente en outre pour nous (A. P.) l'intérêt d'avoir consacré de nombreuses années à une traduction monumentale de la poésie des troubadours qu'il commença au début des années cinquante à Toulouse (il a écrit un « Sirventes » contre la ville de Toulouse) et qui n'est malheureusement pas encore publiée.

LIVRES :

THE CITIES, Grove Press, 1967.

EARLY SELECTED Y MAS, Black Sparrow, Los Angeles, 1972.

IN ON OR ABOUT THE PREMISES, Cape Goliard, 1968.

Tombe étrusque

Ce regard
trouble et ce dos en arrière
déplacé vers cette autre (non surprenante) extension
de pierre privée de temps (?) est temps perçu
que
les affligés se souviennent et rient : ici
une main tient le beau le plus haut sein dans sa coupe
l'autre la coupe elle-même ! fête est la mort !
à travers une dalle de siècles la chair
vivante n'a pas à douter d'elle-même ni de leur but
le lent œil brun du temps et le vif œil
bleu du désir
ont franchi la ligne, se sont pardonnés l'un l'autre,
ornement sont devenus

Les paturages de l'œil

des floculations de cirrus en suspension
précipitent
dans le tube du ciel au-dessus de la rue
plafonds sur l'œil vieillissant dans sa mare
enfermant sa
propre réflexion sous une croûte de glace
fissurée
terne pourtant
l'œil regarde au dehors
et des colonnes de moutons broutent au hasard au-dessus du parc
la seule herbe présente ce matin d'hiver
/ en esprit
l'œil, oui
vieillissant dans sa mare
mais ouvert
OUVERT

Invitation permanente

Apportez-moi une feuille
rien qu'une feuille rien qu'une
feuille de printemps, une
feuille d'avril

Allons

viens

ciel bleu

oublie-la

pluie de printemps

oublie-la

soulève-toi et

prends une feuille et

viens

allons

viens

La routine

chaque jour j'ouvre le placard
et les germes verts de mon dernier oignon
ont grandi dans l'obscurité
j'ai un plaisir pervers et presque décisif
à l'observer s'étirant
en secret, germant vert impudemment
pendant l'hiver, faisant naître un parc dans ma cuisine
naître le printemps un instant dans ma cuisine
si bien qu'au lieu de le manger
je l'ai regardé grandir

Faire, s'éveiller

Quelqu'un ici
respire ton odeur
à cinq heures du matin dans la lumière jaune.
été
et je te respire les endroits
où nos corps se touchent sont chauds, j'
entends la petite mélodie que fait ta respiration
sans mots, ma tête
et mes épaules bougent dans l'aube pour saisir
les angles différents d'une chair d'un
visage endormi
où l'air le pénètre
près de moi
je prends l'air, je sens
ton odeur
près de moi là
dans la lumière jaune, je saisis
différents angles de ton visage de tes seins, tes hanches
avancent lisses sous le doux ventre, un
visage chaque fois différent quand
je bouge, angle des hanches, un sein
s'arrondit. A Guadalajara, à 55
kilomètres de Madrid
(toutes réclames l'affirment), je
me soulève sur un coude, je me glisse pour
reposer ma tête entre tes jambes pour
prendre ton goût, il
n'y a plus rien d'autre
à faire.

Clayton Eshleman (né en 1935)

Fondateur directeur de « Caterpillar » (le titre est emprunté à un poème de Blake) en hommage et défi à la fois à Cid Corman dont la revue « Origin » a joué un rôle fondamental dans la « résurrection » de la poésie américaine après 1950, Clayton Eshleman a passé trois ans au Japon (1961 à 1964) (comme Corman lui-même, comme Snyder et bien d'autres). On lui doit en particulier un travail extrêmement important qui est la première traduction complète en langue anglaise (publiée en version bilingue) des « Poemas Humanos » de César Vallejo.

LIVRES :

INDIANA, Black Sparrow, 1969.

ALTONS, Black Sparrow, 1971.

COILS, Black Sparrow, 1973.

Les « Poemas Humanos » ont été publiés en 1968 par *Grove Press*. Clayton Eshleman prépare une traduction des grands poèmes de Vallejo écrits pendant la guerre civile « Espagne, écarte de moi ce calice ». Il vit actuellement à Paris, depuis octobre 1973.

Soutine (fragment)

Pour Nora Jeff.



l'odeur de merde
saint Smilovitchi
tout à fait Indianapolis
notre enfant asservi
une membrane
abattoir
peinture
une faim de peinture
une faim de table vide
les yeux des parents assiettes vides
mon assiette était pleine
de pommes de terre, saucisses, lait
son assiette était pleine
shtetl shtetl shtetl
peinture dans le bœuf
peinture dans la main de la femme
première semence qui suinte
boucherie menstruation
prendre un vagin c'est peindre
poème vagin à l'intérieur d'un homme
blesse-moi crie le garçon
transport par-dessus le dos d'un
ainé
ceci est une élégie
fin du rite ancien.
maintenant tu feras de cela ma
peinture m'a montré comment
survivre
par l'art



c'est une manière de survivre c'est Smilovitchi
Indianapolis art le passage
ce que
nous n'avons jamais vu je ne les ai jamais vu tuer
mon père travaillait tout près du mur contre

réjouis-toi ô Maître
qui n'est nul autre que toi-même
pour les archanges même les anges sont fous !
nous seuls mêlons dans notre corps chaque ordre
ravaudeur

couteau
griffonnent
des images
interdites

expulsé
vers les bois
de Breughel
faim

peinture
la peinture de la
faim

eau
méprise
Smilovitchi
16

shtetl.
sacrilège
à travers les blancs
roubles

Minsk
Wilma
Paris
à vingt ans

gargouille
tête de coq
bateaux sur la seine
ville des peintres
crème rat poison
visage rouge
perfectionniste

cher à mon cœur plus
que tout autre

juifs
il n'était pas du
matériel brut

Soutine
très dur
les parents peuvent mourir

mon père m'a mis
dans la cage des poulets
un génie

spontané
 le peintre le plus fort
 de notre époque
 étourdissement de faim.
 énergie hystérique
 en dehors des cafés
 refuge dans les
 cinémas
 compression
 de vision contre des mots.
 interdits.
 de Kœning :
 je n'ai pas pu attraper
 le tout
 d'un côté Matisse
 d'un côté Soutine
 la couleur était lumière venant
 de l'intérieur.
 des gens doux
 et beaux
 ne les déformait pas
 il ne détruisait jamais une
 personne —
 Cagnes —
 plus semblable à Modigliani.
 El greco son maître
 spirituel.
 démon
 chirurgien.
 extrêmement timide.
 des poulets pendus à des crocs
 tués mais vivants encore
 agonie
 tous deux soignent
 un homme sans
 poumons —
 diagrammes de
 l'intérieur —
 mains torturées —
 j'adore Soutine
 attaché à la nature
 bœuf écorché
 ne quittait pas
 mémoire
 pinceau dans le blanc
 entrailles

en pleine pâte
 sortir Smilovitchi de
 lui —
 éclaboussait la
 toile de
 sang frais —
 tout Paris avec la
 carcasse d'un bœuf —
 il nous a donné la psyché
 du visage
 humain —
 une attaque
 ramené à Paris —
 en corbillard —
 saignant à
 mort
 9 Août
 1943 —
 mort pendant
 l'opération —
 dernière palette
 bleu jaune rouge en haut
 couleurs de terre
 en bas —
 noirs à droite —
 au centre
 kaki —
 fantôme visage de
 palette
 palette de
 palette
 visage-rayon
 trou

Los Angeles
 26 Septembre 1968

Jackson Mac Low (né en 1922)

A la fois musicien (lié à Cage, Feldman, Brown) et poète, Jackson Mac Low oscille entre une écriture fortement influencée par les théories musicales ou picturales sur le rôle du hasard et des techniques de compositions qui l'apparenteraient plutôt à L'Oulipo de Queneau, Le Lionnais et Perec. Les poèmes traduits ici sont tirés du seul livre de Mc Low auquel nous avons eu accès : les 22 *LIGHT POEMS*, *Black Sparrow*, 1968.

Le sixième poème de lumière (14 juin 1962)

Carol Bergé dans la luminosité.

**Carol Bergé dans la lumière d'un autobus essayant de voir au
dehors, de lire, dormir.**

Carol Bergé dans la lumière jaune.

Carol Bergé dans la lumière du gaz vêtue d'une robe étroite.

Carol Bergé dans la lumière artificielle

Carol Bergé dans la lumière de gros canons

Carol Bergé dans la lumière d'une lampe à huile de camphre

Carol Bergé dans la lumière d'une bicyclette sur une route déserte

Carol Bergé dans la lumière des lumières sur la rive à Coney Island

Carol Bergé dans la lumière fantôme clignotant

Carol Bergé dans la lumière d'une lampe à pétrole

Carol Bergé dans un arc-en-ciel

**Carol Bergé dans la lumière d'un jardin la nuit de longs gants
noirs montent jusqu'à ses épaules nues**

**Carol Bergé dans la lumière du phare au sommet de l'immeuble
de Palmolive à Chicago que l'on appelle le phare
de Lindberg**

Carol Bergé dans une lumière évanescence s'évanouissant.

**Carol Bergé dans le siècle des lumières à Weimar rasée par
la conversation de Goethe mais s'intéressant à
sa technique au lit**

Carol Bergé baignée de lumière adoucie

Carol Bergé dans une lumière colorée sous un arbre de Noël

**Carol Bergé faisait pipi dans le caniveau à la lumière d'un
camion ramassant les ordures**

Carol Bergé dans la lumière de la Terre

**Carol Bergé encore dans le siècle des lumières apprenant le perse
écrivant des poèmes à la plume
d'oie sur du parchemin offert par Schiller**

**Carol Bergé dans la lumière jaune ambre fumant une cigarette
au bout d'un long fume-cigarette d'ambre,
bu vert du whisky couleur d'ambre lisant
For ever Amber avec une légère grimace**

**Carol Bergé dans la lumière du gaz dans la geôle de Reading
passant subrepticement une lettre à Wilde de
la part d'un de ses petits amis au cours d'une
visite qu'elle lui rend déguisée en major de
l'Armée du Salut**

Carol Bergé dans une auréole.

Vingtième poème de lumière pour Bob et Joby Kelly (19 février 1963)

I

Quelqu'un est couché révélé par la lumière d'un cierge de veillée
pour la dernière fois vivant dans une lumière d'acétylène
la lumière de la nuit repose sur lui doucement
et la lumière lavande que le vieux docteur qualifiait de « flimmeuse »
lumière lavande qu'il voyait sur les murs de son accumulateur grand
comme une chambre

Docteur —

Docteur —

pauvre

vieillard

pas si

vieux toi

qui nous aimait tant

tous les merveilleux et magnétiques mécaniciens de chair créés par

Dieu :

— « pas des mécanismes » dirais-tu

les voyais-tu la nuit sur les murs de ta cellule ?

Allemand obstiné

qui t'es laissé tuer

(comme tu savais qu'ils le feraient

tu connaissais ta propre biopathie)

plutôt que de permettre à « leurs tribunaux » de légiférer sur

une question concernant les sciences de la nature

je vois le doct. Wilhelm Reich dans une lumière de feu d'artifice

pleurant

tristement fantôme bienveillant à face rouge pleurant

sur les enfants infirmes sur les pauvres

je le vois dans la lumière d'agate de ce qu'il était sûr d'avoir

découvert pour l'humanité et comment s'était-il vu

récompenser de cette découverte pourquoi donc est-ce

que je pense à Wilhelm Reich ?

j'écris ceci dans une lumière électrique

que veut-on dire par « lumière d'autel » ?

s'agit-il de la lumière qu'émet l'autel tout entier

ou bien de la lumière que donne une espèce particulière de bougie,

ou de lampe, sur l'autel ?

est-ce seulement la lumière d'une bougie sur l'autel est-ce toute la

lumière émise par l'autel ?
 la lumière entière d'*Altair* ?
 la lumière de l'« étoile la plus lumineuse de la constellation
 de l'Aigle (utilisée pour calculer les distances lunaires) ?
 pourquoi pas
 simplement la lumière d'une « lampe de Keats » — l'huile de baleine
 que dieu protège tous les spécialistes de Keats qui s'éclairent à l'huile
 et tous les honorables spécialistes de Wordsworth
 que dieu pardonne au fantôme de John Donne pour l'ombre
 où involontairement il les rejette !
 est-ce que le capitaine Ahab s'éclairait d'une « lampe de Keats » ?
 (un jour je vérifierai si Ishmael nous l'a dit
 mais pas aujourd'hui j'écoute du Beethoven
 je ne sais lequel des quatuors passe à la radio)
 Il y a peu de temps j'ai découvert que j'ai treize espèces de lumières
 dans ce poème
 ou plutôt douze, il y en a une
 (lumière lavande)
 qui est notée deux fois
 13 veut dire que ce sont des cartes qui se suivent bientôt les
 cartes (des cartes à jouer) seront un des moyens
 utilisés
 j'ai un paquet de cartes Florentin qu'Alexandra m'a donné
 un compositeur marxiste-léniniste d'avant-garde a peut-être
 volé le joker avec sa grande fille aux seins tout nus
 « ce jeu de cartes fait partie d'une édition à tirage limité.
 les illustrations sont l'œuvre du peintre français Paul-Emile Bécot,
 d'après des peintures célèbres de vieux maîtres
 et les descriptions conservées de chefs-d'œuvre
 détruits sur ordre du moine Savonarole »
 la description est exagérée mais il est vrai
 que les cartes sont souvent astucieusement cochonnes
 parfois seulement
 légèrement pornographiques.
 De toute façon le voilà
 ou plus exactement il sera là dans un moment mais
 qui vient maintenant enveloppée dans la lumière de l'arc électrique ?
 est-ce Jeanne (ou Jeannette) d'Arc
 fille de Jacques d'Arc de Domrémy et non Arc où est Arc ?
 je me suis toujours demandé où était Arc, pas vous ?
 en fait il semble que « d'Arc » était simplement son nom de
 famille.
 Personne n'a rien à dire sur « Arc »
 seulement sur « Arc, Jeanne d' » voir « Jeanne d'Arc ».
 « Jeanne... 4. J. d'Arc (6 janv. 1412 - 30 mai 1431)
 « la pucelle d'Or-

léans » ;
héroïne et martyre française qui força les
Anglais à lever le siège d'Orléans ;
capturée ;
brûlée vive ;
béatifiée
par le pape Pie X
en 1909 ;
canonisée en 1920 ;

a-
pparaît dans la première partie d'Henry VI (W. Shakespeare)

5. une fille de
la campagne » ô non ! Ou plutôt
qui étaient ces visiteurs angéliques chuchotant
à l'oreille de cette Jeanne
de do

re

mi

sainte mélodique rivalisant avec Cécile
que certains ont appelée garçon manqué va-t-en guerre
mais saint Guillaume de Machault
a composé la messe pour le couronnement de son dauphin
encore non béatifié non canonisé saint Guillaume de Machault
l'a composée pour le suzerain trompeur de
sainte Jeanne d'Arc

de Doremy

certaines disent qu'elle était une grande magicienne pas une
musicienne

et qu'elle s'en serait tiré très bien mais que
ou bien ils furent trop rapides
ou bien elle dédaigna de s'enfuir comme Socrate
avant elle

quoique pour des raisons différentes mais peut-être sont-ce les
mêmes ?

y a-t-il un accent sur le e de Doremy ?
il n'y a aucun accent il y a un « m »
c'est en fait Domrémy
dans les Vosges
« Domremy-la-Pucelle [don],
village de
l'arr [ondissement]
de Neufchateau
(Vosges) ;
sur la Meuse ;
c'est
là que naquit Jeanne d'Arc

léans » ;
héroïne et martyre française qui força les
Anglais à lever le siège d'Orléans ;
capturée ;
brûlée vive ;
béatifiée
par le pape Pie X
en 1909 ;
canonisée en 1920 ;

a-
pparaît dans la première partie d'Henry VI (W. Shakespeare)
5. une fille de
la campagne » ô non ! Ou plutôt
qui étaient ces visiteurs angéliques chuchotant
à l'oreille de cette Jeanne
de do

re

mi

sainte mélodique rivalisant avec Cécile
que certains ont appelée garçon manqué va-t-en guerre
mais saint Guillaume de Machault
a composé la messe pour le couronnement de son dauphin
encore non béatifié non canonisé saint Guillaume de Machault
l'a composée pour le suzerain trompeur de
sainte Jeanne d'Arc

de Doremy

certains disent qu'elle était une grande magicienne pas une
musicienne

et qu'elle s'en serait tiré très bien mais que
ou bien ils furent trop rapides
ou bien elle dédaigna de s'enfuir comme Socrate
avant elle

quoique pour des raisons différentes mais peut-être sont-ce les
mêmes ?

y a-t-il un accent sur le e de Doremy ?
il n'y a aucun accent il y a un « m »
c'est en fait Domrémy
dans les Vosges
« Domremy-la-Pucelle [don],
village de
l'arr [ondissement]
de Neufchateau
(Vosges) ;
sur la Meuse ;
c'est
là que naquit Jeanne d'Arc

dont la maison subsiste
encore ;
[1918 / tous droits réservés]
273 h [abitants]
ch. [emin]
de f. [er]
E[st]
[de Paris ?] » (1)

III

combinaisons au hasard permutations
et permutations de combinaisons
d'un ensemble à 13 éléments
de noms d'espèces de lumière
(deux d'entre eux sont identiques)
choisis, à l'aide de cartes à jouer
et de chiffres donnés au hasard par un ordinateur RAND
parmi un ensemble à 280 éléments
de nom d'espèces de lumière
(tous différents)
les lettres initiales de chaque nom choisi
étant uniquement celles qui figurent dans les noms
Iriz Lezak et Jackson Mac Low
ces noms sont reproduits
en un tableau
construit par modification d'une formulaire offset
intitulé « REDACTION. PAYEMENT des SALAIRES »
et utilisé (ou utilisé précédemment) par
le département de la comptabilité
de la compagnie Funk et Wagnalls
et mis au panier avec bien d'autres choses
quand la compagnie a déménagé du 153, 24^{ème} avenue Est,
au 360 de Lenington Avenue, New York 17, New York 10
un peu avant la fin
de février 1962 (il me semble)
de mon emploi (pour quatre ou cinq mois) temporaire
comme « rédacteur assistant » du
NOUVEL ALMANACH INTERNATIONAL 1962
UN RÉSUMÉ DES ÉVÉNEMENTS MONDIAUX
PENDANT L'ANNÉE 1961

(1) Tout ce passage est en français dans le texte. (N. D. T.)

travail que le poète Paul Blackburn m'avait trouvé
car j'avais besoin d'un boulot
à peu près autant qu'aujourd'hui d'ailleurs
et il semblait être un
« rédacteur associé » permanent
alors que la charmante Drenka Willem gouvernait avec bienveillance
comme rédacteur en chef (mais en fait elle abandonna
au beau milieu de la fabrication pour
préserver sa santé
et Ginny Caven prit les choses en main
avant et après *mon* départ
et quand le livre fut terminé mit Paul à la porte).

Armand Schwerner (né en 1927)

Les quinze « tablettes » (nous en traduisons ici trois) composent un livre extrêmement curieux, supposé restitué par un « érudit-traducteur » à partir d'un original mésopotamien dont le titre général aurait été la « mise à vide ».

LIVRES :

SEAWEED, Black Sparrow, 1969.

THE TABLETS, Grossman, 1971.

l'homme pose-t-il ses lèvres sur
 la mammelle de la brebis ?
 l'homme enfonce-t-il main et
 coude dans le vagin
 de sa vache ?
 plonge-t-il son pénis dans la
 terre douce ?
 l'homme touche-t-il
 de sa femme ?
 l'homme prie-t-il le vagin de sa
 femme pour faire venir
 la pluie ?
 se plaint-il de son bas-ventre
 malade ?
 c'est la nuit ; nage-t-il dans la
 rivière ?
 + + + + + + + + + + + + + + + +
 + + + + + + + + + + + + + + + +
 +

en forme de tablette d'argile
 recouverte par le gel
 comme mort dans les fleurs
 quand
 comme la mort dans le bois
 pétrifié
 comme la mort en deux perles
 froides d'onyx
 comme des histoires de glace,
 de froment gelé
 comme une grenouille remplie
 de petites pierres blanches
 comme des moutons drapés dans
 la boue froide
 comme la grêle
 comme une jambe brûlant sur
 un bûcher
 comme des fourmis, la pourri-
 ture d'un cadavre,
 les arbres morts

Tablette V

l'homme est-il plus grand qu'une
 aile de mouche ?
 est-il beaucoup plus grand
 qu'une aile de mouche ?
 son dur pénis est-il dix fois
 plus grand qu'une aile
 de mouche ?
 son rouge pénis est-il quinze
 fois plus grand qu'une
 aile de mouche ?
 son pénis vibre-t-il comme une
 aile de mouche ?
 son bras a-t-il quatre fois et
 demi la taille d'un fort
 pénis ?

quel plaisir !
 quel plaisir !
 quel plaisir !
 quel [plaisir] !
 quel plaisir incroyable !
 un grand bras

son bras est-il deux cent vingt-
 cinq fois plus grand
 qu'une aile de mouche ?
 son corps est-il trois fois comme
 son grand bras ?
 son corps est-il treize fois plus
 grand que son rouge pénis ?
 son corps est-il trois cents trente-
 six fois le corps d'une
 grosse mouche ?
 touche-t-il son corps avec
 plaisir ?
 compte-t-elle des ailes de
 mouches toute la nuit ?
 sa vulve a-t-elle la couleur
 dorée du printemps ?
 bouge-t-il en elle par-derrière ?
 vibre-t-elle comme la roue sur
 l'essieu ?

désignons une moitié d'aile de
 mouche par le mot *kra*
 désignons une moitié d'aile de
 mouche par le mot *kra*
 désignons une moitié d'aile de
 mouche par le mot *kra*
 désignons une moitié d'aile de
 mouche par le mot *kra*
 désignons une moitié d'aile de
 mouche par le mot *kra*
 désignons une moitié d'aile de
 mouche par le mot *kra*
 désignons une moitié d'aile de
 mouche par le mot *kra*
 regardez, la corne de taureau est
 plus longue que cinq *kra* !
 désignons le pénis rouge de
 l'homme par *pro*
 désignons le pénis rouge de
 l'homme par *pro*
 désignons le pénis rouge de
 l'homme par *pro*
 regardez, la vulve de la vache
 vaut cinq *kra*
 regardez, la vulve de la vache
 vaut presque trois *pro*

en forme de bois pétrifié

quel plaisir !

quel plaisir !

quel plaisir !

quel plaisir !

quel plaisir !

quel plaisir incroyable !
 nous voulons de la pluie !

nous voulons de la pluie !
 quel plaisir !

posez un *kra* sur cette corne
de taureau

posez un autre *kra* sur cette
corne de taureau

posez un autre *kra* sur cette
corne de taureau

posez un autre *kra* sur cette
corne de taureau

posez un autre *kra* sur cette
corne de taureau

faites tenir ce taureau
tranquille

posez un autre *kra* sur cette
corne de taureau

baissez la tête du taureau
 mettez un *pro* dans la vulve
 de cette vache

mettez un autre *pro* dans la
 vulve de cette vache

mettez un autre *pro* dans la
 vulve de cette vache

mettez un autre *pro* dans la
 vulve de cette vache

quel plaisir !

quel plaisir incroyable !

pro Kra Kra pro Kra Kra Kra
 la main sacrifiée de l'homme *pro*
 vaut plus d'un *pro*
 le tour de la tête douloureux
 de l'homme est de
 cinquante *kra*
 le bas-ventre malade de l'homme
 vaut trois *pro*
 sacrifices ce rameau
 sacrifices ce gros melon
 sacrifices ce tibia
 la main est furieuse

la tête douloureuse crie

le bas-ventre malade est furieux

+ + + + + + + + + +
 + + + + + + + + + +

+ + + + + + + + + + + +
 +

Kra quel plaisir ! *pro* quel
 plaisir !
 ce rameau est plus long
 qu'un *pro*

ce gros melon fait quarante
Kra de tour
 tête ce tibia d'agneau,
 trois *pro*

quel plaisir !
 quel plaisir !
 quel plaisir incroyable !
 comment effrayerons-nous les
 étrangers maintenant ?
 comment pisseront-ils dans leurs
 pantalons ?
 comment effrayerons-nous les
 étrangers maintenant ?

+ + + + + + + + + + + +
 + + + + + + + + + + + + + + + +
 +

+ + + + + + + pour de l'eau

il n'est pas nécessaire d'avoir une carte d'étudiant pour s'intéresser à l'actualité de la recherche littéraire, de la linguistique, des sciences humaines

CHEZ LAROUSSE:

DICTIONNAIRE DES RIMES

orales et écrites

par Léon Warnant, agrégé de l'enseignement supérieur, professeur à l'université de Liège.

Un dictionnaire à la fois scientifique et utilitaire, d'une très grande richesse de vocabulaire (plus de 80000 mots), où les mots sont classés selon le prononciation des syllabes toniques qui, seule, tient compte de la réalité phonique de la rime. Un index complet reprend en outre le classement traditionnel des graphies par ordre alphabétique. Un ouvrage nécessaire à la versification, à l'étude des rimes proprement dites mais aussi à toute étude linguistique des suffixes et des terminaisons. (36,50 F)

DE LA COLLECTION «DICTIONNAIRES DU LANGAGE»

Une série de dictionnaires qui décrivent la langue française sous ses différents aspects particuliers. 14 titres, parmi lesquels: DICTIONNAIRE DE L'ANCIEN FRANÇAIS; DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS CLASSIQUE; DICTIONNAIRE DE LINGUISTIQUE.

Cheque volume relié toile (13,5x20 cm); de 28,00 à 41,00 F.

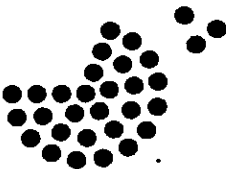
Larousse université

BON RÉSERVÉ AUX ENSEIGNANTS ET AUX ÉTUDIANTS.

pour recevoir gratuitement le catalogue complet Larousse université et un numéro spécimen de la revue «Langages», ou «Langue française».

Nom _____ Prénom _____
Fonction ou études _____
Université _____
Adresse personnelle _____

A renvoyer à: Librairie Larousse, Service Relations/Enseignement: 17, rue du Montparnasse
75280 Paris Cedex 06.



David Antin (né en 1932)

Actuellement directeur du département d'art visuel de l'Université de Californie à San Diego, David Antin a publié, outre *DEFINITIONS* dont sont extraits les textes présentés ici, trois autres livres de poèmes :

CODE OF FLAG BEHAVIOR, Black Sparrow, 1968.

MEDITATIONS, Black Sparrow, 1971.

TALKING, Kulchur, New York, 1972.

Définitions - Caterpillar Press, 1967. (1)

y a-t-il assez de silence ici pour un verre d'eau

fait-il assez sombre pour un morceau de pain

prenez un verre d'eau
mettez-le contre un mur
ce n'est pas que de l'eau
ce n'est presque qu'un mur

verre qu'est-ce que le verre

le verre est une solution
de sable de craie de cendres
fondue dans le feu
c'est un désert
qui transmet la lumière

la soif n'est apaisée

l'eau est une barrière

un verre d'eau est entre nous
tu es là et moi ici
est-ce un corollaire du fait que deux choses ne peuvent
être au même endroit en même temps
que deux choses peuvent être à deux endroits différents en
même temps
tu es là et moi ici et je te vois
mais tu n'es plus le même
deux choses au même endroit mais pas en même temps
où tu étais le sol est vide
il n'y a plus d'ombre sur le mur

(1) Le glyphe de *Caterpillar* est un petit Vietnamien brûlé au napalm. Jusqu'à la fin de la guerre cette chenille noire.

le mur n'est plus que dans ma tête
je ne suis plus là où j'étais
mais c'est toujours ton ombre le verre sur le sol



branches
de saule jaunes
petites flammes de forsythia
air doux
eau noire
caressant les branches
soleil
par en haut



c'est un fait

entendre la *Grosse Fuge* et Webern et la
grande fugue de très loin comme un
navire agitant ses voiles carrées dans la tempête dans une
peinture ancienne et Webern tout près et l'
aveuglant reflet sur le verre d'eau
nous de retour sous la pluie je ne t'ai jamais revu

il est important d'apprendre ce que l'œil peut voir et l'
oreille entendre

pour enregistrer la vérité

Jack Hirschman (né en 1933)

Jack Hirschman est né à New York en 1933, mais il est connu comme poète californien pour sa participation à de nombreuses revues, dont « Caterpillar », et anthologies de la Côte Ouest, ainsi que pour son activité à KPFK, la radio de « gauche ». Il a publié de nombreux livres (*FRAGMENTS* (1952), *BLACKS ALEPHS* (1969), *JAH* (1965), *SCINTILLA* (1971), etc.) et des poèmes-posters (*Jerusalem LTD*). Sa recherche poétique est souvent inspirée de la mythologie celtique (*Adamnan* (1972) et de la Kabbale (*NHR* (1970) ; de lui aussi, de très belles traductions de Mallarmé, Artaud, Maïakovski.

- « Balaban » est extrait de *ANTHOLOGY OF L.A. POETS* (1972).
- « Junta » est extrait de l'anthologie *BEAR* (1972).
- « Dildo » (Godemichet) est extrait de *SCINTILLA* (1971).

Junta

Junta devenue le féminin de rien pâtit la barbe lasse sur la face
aux pare-chocs de Ford baisés comme les tétons de Junta baisés
des échelons du Lib
à la table académique alors que je croyais à la paix de Paris
Grèce Argentine partout le Sud est Junta au Nam en Corée à
Los Angeles Texas Junta et elle a un beau nom pour tant de
mort
elle est l'envers de la médaille une rigolade elle est le double
des étoiles elle a
publiques et intimes des pièces dans les ailes de sa nouvelle
écriture se lit
comme des cuisses qui plaisent aux mariols force est beauté
comme a dit un Cohen qui
de même se met un joint entre les dents qu'il sait ce qu'il faut
à Junta
Et nourrie et saignée et rendue morte ou vive qui
est-ce que Junta veut
Junta l'a les Recherchés aux bureaux de police de la tête
où tous les
tampons sont réglés à midi aux environs de quatorze
heures dans la Confédération
de cet acte de traîner au lieu de tirer nonobstant les coups
de renfort des noirs
et blancs bourrages de coton dans mes oreilles saignent
librement la chair flottante du delta
sur 10 000 km d'artères militaires Sainte Sainte Sainte rouge
Junta

Dildo (Godemichet)

Dans le calme désespoir d'un cycle dans le frais épuisement dans la nuit
des Anges partout à Paris à Londres à New York au-
dedans du Dedans Intérieur à la limite du noir humour et des
travestissements de trahison et marchandage des mensonges sur
la guerre ravalés
dans la gueule des loups de la pureté de Van Gogh des extases
anonymes de cheveux en bois en écorce de Zimpandu au
travers
du seul christ en os concrètement suspendu à un cou
sur les genoux de Maria pendu aux négatifs des
giclées astrologiques éjaculations de scorpion des paradoxes faux

Je t'en conjure Dildo du fond des ténèbres de cette coque
de Mort
qui chavire chaque moments pourrissent en beauté souillure
dans les tripes
retrouvée dans le crachin des bulbes d'yeux venant à la rencontre
de quelqu'un dans la
rue humiliée de cette nuit enluminée d'un halo coriace de fan-
tasmes à la recherche d'un poignet d'une verge — verte enfant
de ma mère
un sort à bénir un doigt de tendresse impatient de
servir de moyen d'affûtage aux garçons de flûte dans les
derniers râles rauques
se rabattant sur les hauteurs du Mont de Vénus d'une révolution
transmuée en un bloc
de granit avec tout le bon jus parti de nous deux et
tout le règne arrive en flèche des yeux des motels roulant
leur bosse dans les poches avec des billes éperdues Vieille
Branche je fais de
toi pas une femme nouvelle mais moi-même accroché éveillé
avec les
poèmes attachés à ton immense corps Jérusalem artificielle
avec sa cruauté de théâtres pris au piège des barrières illusoires et du
stockage en Zéro chaque ligne de ces hommes et femmes nouveaux
ne manquera pas
avec de hautes et droites rames de loyauté de notre petite
forêt de tomber du ciel d'imprégner la femme venue à moi
avec l'histoire de l'arbre déroulée de la racine biblique

Balaban

J'ai couru dans la rue et dans la maison sentait l'origan et j'ai secoué Mickey Monaco, j'ai dit amène-toi, Balaban a une miché de pain en train de grimper la clôture du vieux Gruber, il croit que les chiens méchants c'est des colombes.

Mais Mickey avait passé trop de temps de sa vie au lit et d'ailleurs Balaban était dingue, il se suçait la langue et avait été recalé deux fois.

Alors j'ai couru chez Joey Bellino mais le bas noir de sa mère a dit qu'il était parti tôt astiquer les chaussures. Et d'ailleurs, cé Balaban il est ouin fou dé gossé, il sé sucé la langue et Joey dit il est recalé trois fois.

Alors j'ai cogné à la fenêtre de Bitsy Beller hurlé qu'il était presqu'en haut, les chiens méchants qui l'attendent en bas il croit que c'est des colombes.

Mais quand Bitsy s'est levé il s'est fait raide comme un piquet. Et il voulait rien à voir avec quelqu'un malade du chapeau. Et Dickie Miller est devenu un demi-pro. Et Howie Fish docteur. Alors j'ai couru dans la rue plein d'espoir.

tout seul parce que je brûlais d'enthousiasme. Mais je suis arrivé trop tard pour Balaban. Deux d'entre eux avaient un lambeau de peau entre les dents et se le disputaient.

et la bave de leur gueule et le sang de Balaban éclaboussaient de telle sorte que le très le plus grand tableau m'a regardé droit dans les yeux, m'a fait tomber dans la fange et pleurer.

et quand j'en suis sorti j'ai fait le serment d'être Balaban à partir de ce jour

Jerome Rothenberg (né en 1931)

Le travail récent de Jerome Rothenberg est représenté doublement dans ce numéro d'A.P. Outre son anthologie de poésie amérindienne, nous présentons un des poèmes d'un vaste cycle dont le titre général est « Poland/1931 » et qui n'est pas encore réuni entièrement en volume. Ce sera sans doute un des événements les plus marquants de la poésie américaine des années 70. Rothenberg a traduit des poètes allemands, notamment *Heissenbüttel* (en 1959 !) et *Enzensberger*. Il va prochainement publier une anthologie de la poésie américaine depuis les origines qui s'annonce passionnante.

LIVRES :

POEMS FOR THE GAME OF SILENCE, *The Dial Press*, 1971.
BETWEEN (Poems 1960-1963), *Fulcrum Press, Londres*, 1967.
TECHNICIANS OF THE SACRED (anthologie), *Doubleday*, 1968.
SHAKING THE PUMPKIN, *Doubleday*, 1972.

Le témoignage de l'étudiant

c'était le dernier démon d'Ostrova
revenu en visite jouer
dans ma tête souffler des bulles

délicieuses de savon rouge aux
quatre coins de la pièce
un petit démon chanteur à

fouurrure yeux protubérants grosses
couilles protubérantes et le reste
formes d'animal tordues

comme du caoutchouc
et je chantais « j'aime mon démon »
nous partagions le réduit à l'arrière de

la synagogue sifflant
la bière des gentils
accrochant des agrafes

aux étoffes du rabbin vivant à nouveau dans
la Pologne des vieilles amitiés porc et poisson
mijotaient empestaient dans le même

pot et nous y trempions nos mains
pour que nos ventres
reluisent

ah cette graisse !
l'arôme des étagères pleines de livres !
quelles odeurs de juifs mûrs pour le sabbat !

et je lui criais « fouurrure » ou encore « morve » et il
m'enveloppait dans ses manches que leur
velours me réchauffe

la nuit les livres s'ouvraient
dans mes rêves les lettres
de charbon noir tombaient en dansant

de la page sur moi je les voyais
à travers mes hanches écrire le double
yod sur ma queue

« jamais enfant polonais ne se sentit
plus au chaud près
de sa mère »

plus tard le téléphone vint des voix
arrivèrent jusqu'à nous depuis « les royaumes »
des messages d'amour

vibraient il y eut des appels
de varsovie de cracovie de moscou kiev odessa
paris berlin new york londres

buenos aires hong kong yokohama bombay
melbourne juneau tombstone perth
detroit johannesburg topeka east st louis

nostalgiques nos rêvions « liberté » ce qui voulait dire
que nos mains pouvaient toucher nos pieds atteindre
la crasse même entre

nos doigts
respirer son essence
(d'une centaine d'abattoirs

la douce graisse du sabbat
sur nos dents nous attendions que les femmes
viennent à nous portant les yeux sanglants

des vaches et des agneaux
qu'elles empilaient sur la table criant
« hosannah aux gentils »)

dîner de sarrazin
dans le restaurant solitaire
gobant des globules de graisse figée

nous jouions près des maisons
riches comme si nous étions enfants
« la veine des juifs »

« les nuits de constantinople »
« la marque du diable sur parchemin »
et encore « les cheveux et la barbe du macroanthrope »

et à travers tout cela il me conduisait son
corps couvert de fourrure dissimulé sous
trois épaisseurs de vêtements vers d'autres

plaisirs cavités secrètes
il vivait dans
les parois des cabines de bains blanches de moisissures et

à travers une planche fendue l'œil
épiait les vieilles femmes s'efforçait de contempler
la fente l'entrée brûlante

la dissolution
des eaux lavant la lumière l'effaçant le souffle
qui bouge sur les eaux

jusqu'à ce que l'ampoule éclate au-dessus de nous et
nous chantions
« Dieu est un » mon démon s'accrochait à moi

faisant de ma langue
son chant
expert au jeu de pinochle quelquefois

les cartes volaient dans ses mains
des hommes magnifiques pleuraient comme des enfants
certains cassaient des amandes pour lui

d'autres remplissaient son chapeau de vodka
les étudiants gras l'adoraient d'autres sombres
guettaient les nouvelles à la radio

« calmes en présence du désastre »
les pèlerins se rendaient à la cour du tsaddik sept jours
il restait assis

tremplant des figes dans du vin
ensuite il élevait ses mains de lait un grenat
à chaque doigt

dans chaque œil une larme d'or
de l'électricité coulait de sa barbe il portait
un caftan de néon

trois fois mon démon vint boitant devant lui
ils se tenaient face à face ne bougeant
ni l'un ni l'autre ni l'un ni l'autre immobile (amour

ou peine de cœur)
leur rencontre était celle du monde
d'en haut avec le monde d'en bas

le « modèle de l'univers » était toujours
à leur disposition : un bâtiment vide fenêtres
brisées rafistolées avec des X de papier

contrastant avec la maison de tsaddik sa
chaleur facile ses poêles en parfait état de marche
si bien que même un étranger trouvait toujours une place où s'asseoir

oublieux l'un de l'autre
ils passaient le temps avec des chansons mais pas
d'arithmétique

« une femme pour toi
une femme pour moi » (ordonnait-il)
et l'une avait une verrue sur un sein

et l'autre un œil de verre femmes
aux aisselles humides
plus humides encore vers le bas

des furies
on les disait amoureuses de grands hommes elles étaient
« nièces » de tous les rabbins

le souffle coupé mon démon enfourchait la sienne
par-derrrière le tsaddik
continuait à dormir dans l'innocence de

son cœur et la pureté de ses intentions
à peine
sentait-il la main de la femme

le trahir
mais blâmait
l'étroitesse de son linge cependant

blême allergique rêveur couvert
de fourrure jusqu'aux doigts
mon démon

dormait aux côtés de
l'autre oubliant
que la mariée était toujours chaste que le sabbat

n'était jamais qu'un intervalle
entre deux quêtes
quelque chose de froid et de beau en même temps

pas seulement un processus
mécanique mais quelque chose
de sensible au toucher

en pantoufles de satin au-dessous
d'un baldaquin piqué
d'étoiles peintes chacun attendait

chacun la mariée lui donnait le nom de
sabbat mais chacun pensait à quelque chose de différent à
une espèce différente de sommeil

.....

une fois dans sa vie un homme
 peut rencontrer un esprit hostile une fois
 il peut être emprisonné pour ses

rêves et payer pour eux
 la foudre est comme l'essence une fois
 lancé le moteur continue

à tourner
 telle était leur sagesse sans doute elle
 n'était rien pour nous

plus tard seulement voyant son
 ombre renaître
 à joplin sur un panneau

sa propre ombre
 lui fut insupportable la guerre
 vint et il s'enfuit en courant

dans sa cave buvant
 trop il devint très maigre
 la grande rencontre y mit fin

le candélabre s'éleva dans les flammes devint-il
 un cœur
 éclatant en étincelles en lettres

une averse de villes en ruines d'où
 mon démon
 s'évanouit fuyant la lumière quand je naquis

IV Poésie amérindienne traditionnelle

Jerome Rothenberg et la poésie indienne

En publiant voici presque deux ans une anthologie de la poésie indienne chez Doubleday, Jerome Rothenberg a suscité d'assez vives réactions. Nous présentons deux documents concernant cette polémique. D'une part, des extraits significatifs de la préface de Rothenberg, d'autre part des passages importants d'une critique faite par un jeune journaliste indien. Le succès du livre de Rothenberg, au-delà peut-être de l'idéologie « rousseauiste » ou « shamaniste » des participants à la polémique, pose un problème intéressant. Si on le rapproche d'un certain progrès général de la poésie aux Etats-Unis (de son audience, en tout cas), d'une certaine soif de traductions et d'emprunts aux poésies des langues qui se sont retrouvées pour se dissoudre en partie sur le sol même du pays et ont longtemps été obliérées par la domination d'un anglais impénétrable (pas seulement les langues indiennes, mais aussi bien le suédois, le finlandais, le hongrois, le yiddish, etc.), on est en présence d'un ensemble de faits qu'on est tenté de considérer comme liés à une étape récente de la société et de la *nation* américaine, qu'interprète de manière très suggestive Jacques Arnault dans son livre « Les ouvriers américains » (Editions Sociales).

De toute façon, le livre de Rothenberg est de bout en bout étonnant, en dépit des réserves qu'inspirent sa préface et du fait que les textes sont souvent transmis de deuxième ou de troisième main.

Jerome Rothenberg Introduction à "Shaking the pumpkin", une anthologie de la "poésie traditionnelle" des indiens de l'Amérique du Nord"

Une des difficultés d'une présentation et d'une traduction de la poésie des Indiens d'Amérique en 1971 provient du fait qu'il est aujourd'hui de mode de nier la possibilité de traverser les frontières entre des peuples de race et de culture différentes ; on prétend au contraire avec insistance que ce qui est noir ne concerne que les noirs, ce qui est rouge les rouges, ce qui est blanc les blancs. Pourtant l'idée même de traduction suppose qu'une telle traversée de frontières est à la fois possible et désirable ; de par sa nature même la traduction affirme, ou au moins implique, un concept d'unité biologique et mentale, même si cette affirmation peut apparaître bizarre à une époque de dés-intégration croissante. Tout poème, rendu présent par la traduction, s'oppose à l'idéologie de la division. La question qui se pose au traducteur n'est pas de savoir si on peut traduire des poètes mais jusqu'à quel point. Comme le poète son frère, le traducteur tente de reconstituer ce qui a été mis en pièces. Toute arrogance de sa part conduirait à du paternalisme et même à une forme de « colonialisme » (l'expression fut employée il y a quelques années par Le Roi Jones) mais à la négation même de l'ordre de la traduction. C'est seulement en se laissant guider par autrui qu'une voie commune peut apparaître, fidèle aux positions de l'un et de l'autre.

Proposer un poème au moyen d'une traduction signifie commencer à accepter les « vérités » du langage de l'autre. C'est en même temps un moyen de se rendre compte de certains mensonges de son propre langage, état de vigilance auquel poètes et traducteurs devraient être particulièrement préparés. J'ai appris, par exemple, que les indiens *Senecas* parmi lesquels je vivais nommaient les blancs « frères cadets » et se nommaient eux-mêmes « personnes réelles ». Pour comprendre l'expression employée par les *Senecas* (y compris ma relation avec eux) j'ai dû me confronter à de telles désignations et découvrir leur « vérité », ce qui suppose la découverte de la « vérité » des *senecas*. Ce faisant il m'est apparu clairement que la nature même des mots « indien » et « blanc » (fondamentaux dans le processus que je décris) est une question de langage et aussi de traduction.

..

Même si l'expression « frère cadet » s'est à la longue neutralisée et est devenue un terme de mépris, on peut s'interroger sur sa signification originelle dans une culture qui ignorait les règles de primogéniture et la propriété individuelle de la terre — dans laquelle les forêts et les clairières (les hommes chassaient, les femmes cultivaient) étaient terre commune pour tous les frères enfants d'une même mère et tous les membres d'un même clan. Que ce fut par naissance ou par adoption importait peu : descendant d'une mère unique (en dernière analyse la terre), « cadets » et « aînés » étaient pour eux question d'extériorité dans un lieu, de niveau respectif d'expérience dans un environnement partagé. Ainsi les *Senecas* en tant qu'« aînés » reconnaissaient le droit de tous, alors que les blancs (enfants d'un « patriarcat » du vieux-monde) sont venus dans ce pays préparés à la dépossession et au fratricide. En triomphant de leurs « aînés »,

en refusant d'adopter la personnalité-réalité de la vision indienne des choses, tout en affirmant leur grande-fraternité-de-blancs ils ont mis en marche un processus de destruction de l'ordre naturel (écologique) dont nous sommes tous aujourd'hui victimes.

Une personnalité « réelle » dans ce contexte est celle de quelqu'un qui n'a pas oublié ce qu'étaient et sont les choses dans leur relation à la terre. Quelqu'un d'enraciné dans la terre, est royal non par droit de naissance mais en cela qu'il a et partage la connaissance du royaume. S'il conserve un regard authentique sur son environnement et un contact avec la Terre, il peut se considérer comme un héritier de la réalité, d'une manière de vivre plus véridique. Cela semble bien être l'affirmation implicite contenue dans le langage, confirmée par les événements qui ont suivi sa négation.

Le débat, écrit David Antin, concerne la nature de la réalité. L'individu *réel* (individu-réalité) vit, comme le philosophe « primitif » décrit par Radin, « dans une illumination de réel » à travers laquelle il peut faire l'expérience de la « réalité incandescente ». C'est une partie de l'héritage tribal (pas seulement indien mais mondial) que nous perdons à nos dépens, « cadets » et « aînés ».

On remarquera que de nombreux éléments interviennent dans cette situation, alors que nous nous concentrons en général sur les mots comme représentation plus significative du « poème » (de nombreux « poèmes » indiens, en fait, se passent complètement de mots) : éléments comme la musique, les sons phonétiques non-verbaux, la danse, les gestes et actions, les jeux, les rêves, etc., aussi bien que les images et idées implicites que les participants saisissent dans le contexte du poème. Chaque moment est porteur d'une charge : chaque moment est un point où le sens affleure à la surface, où rien n'est accidentel mais où tout a, au contraire, une très grande importance.

Tous ces éléments mis ensemble font un très grand art, une très grande poésie et seule une idéologie colonialiste a pu nous aveugler au point de les désigner comme « primitifs » ou « sauvages ». La grande œuvre cachée de nos frères aînés d'Amérique est rendue visible par cette poésie et ne s'adresse pas seulement aux poètes mais à tous ceux (rouges, blancs ou noirs) qui veulent conquérir à la réalité et à l'individu de nouveaux royaumes. La nostalgie de la redécouverte de l'individu fait partie de ce contexte. Elle reconnaît non seulement la cruauté de ce qui s'est passé ici (le fait négatif du génocide et de la culpabilité) mais conduit aussi à découvrir que dans un sens plus large « nous » ne serons jamais capables d'unité si nous ne retrouvons pas le « pouvoir de l'indien », qui était ici aux origines. L'intégration véritable doit commencer et s'achever sur la reconnaissance de ces pouvoirs. Pas une fraternité de mensonges cette fois mais une affiliation appuyée sur ce que les « aînés » ont su dès le début : que nous sommes condamnés sans cette sagesse tribale et matriarcale qui ne peut être partagée qu'entre égaux conscients d'une commune origine terrestre.

La tâche du traducteur est difficile. Et pour traduire la poésie il doit être poète et de plus capable de saisir la signification interne de l'original avant de trouver des mots dans sa propre langue. Traduire du français, de l'espagnol, de l'allemand ou toute autre langue occidentale en anglais est déjà une épreuve difficile.

Le traducteur de la poésie originelle de peuples vivant en tribus, rencontre d'autres problèmes, peut-être insurmontables.

Soit pour commencer un peuple qui considère tout homme comme un poète, en harmonie avec l'intérieur de son esprit et le monde extérieur, et encourage chacun à l'expression. Soit un peuple qui écoute la voix présente dans le vent et parle la langue des arbres. Soit un peuple qui danse les danses apprises des lapins par ses ancêtres à un moment où l'homme et les lapins pouvaient avoir des rites en commun.

Pour un tel peuple, la poésie est une substance tissée dans la vie, et sans laquelle la vie n'a aucun sens. Elle ne peut pas être isolée et purifiée en mots ni imprimée, pas plus qu'une âme ne peut être conservée dans un album.

Les sociétés alphabétisées ont à bien des égards un handicap sérieux par rapport aux sociétés purement orales en ce qui concerne les problèmes vitaux. La poésie produite dans des moments de douleur ou d'extase, sous-produit d'un événement de l'existence, peut être réduite à de l'imprimé qu'un individu désintéressé peut prendre sur une étagère dans un moment d'oisiveté, ou même apprendre par cœur. Elle peut être disséquée par un professeur de Littérature Anglaise. Ce peut être de la grande littérature, mais ce n'est certainement pas ce dont la vie elle-même est faite et elle sert à maintenir les gens cultivés, les lecteurs, à une certaine distance des choses réelles.

Dans leur poésie, les membres des sociétés orales dépendent de leurs relations avec les événements significatifs de l'univers : le cycle de la lune, le lever du soleil, la première coulée de sève de l'érable, l'émotion de la première fraise, la satisfaction des produits d'un jardin, la sécurité offerte par la récolte d'automne, solstices et éclipses, vie, mort, amour, naissance. Plongés dans une identité procurée par une participation à ces moments les peuples / oraux / primitifs / tribus / n'ont pas besoin de volumes de poésie pour apporter de l'inspiration à leurs vies.

Les peuples lettrés sont capables de perpétuer des choses du passé bien au-delà de leur valeur originelle : les Américains appellent « juillet » le mois où mûrit le maïs d'après un empereur romain, janvier est un mot venant d'un dieu grec ; ce sont là des indications de la manière ridicule dont ces sociétés conservent des choses inutiles. Pour les peuples « primitifs » le soleil couchant est couleur de leur sang et non d'une couleur abstraite nommée « rouge ». Et même quand les peuples lettrés se servent du langage dans son sens littéral, ils le traitent de manière tellement abstraite que son essence est cachée : Sunday (dimanche = jour du soleil) est-il le jour-du-soleil pour un Anglais ? Y a-t-il le moindre respect témoigné pour la lune, notre grand-mère, l'aînée des femmes, le lundi ?

Primitif, non civilisé, païen — voilà des adjectifs négatifs pour l'homme des villes, éduqué et chrétien. Pourtant leur véritable sens est celui d'homme en relation directe avec la nature, n'habitant pas les villes. Ce ne devrait être des désignations désobligeantes mais des marques prestigieuses dans un monde voué à la destruction, progressant vers la non-existence, en guerre avec les forces de l'univers.

Jerome Rothenberg a essayé de rassembler des traductions de la poésie de plusieurs groupes d'Indiens primitifs des tribus d'Amérique du Nord et de la transformer en quelque chose de lisible par un Occidental. C'est un travail de pionnier et on sent que cette tâche a pour lui une signification profonde qui a modifié sa vie. Savoir si les lecteurs éprouveront des sentiments personnels aussi profonds est plus douteux.

Une lecture mettra en évidence des moments d'humour, des intuitions fascinantes, des idées neuves. Mais là n'est pas ce qui est au cœur du poète des tribus.

Rothenberg pense qu'il est possible de jeter un pont entre deux cultures. Peut-être. Mais s'il est vrai qu'un Américain peut lire les chants sacrés de guérison de la Société des Animaux Mystiques — et même susciter pour soi-même quelque imagerie exotique, il ne saura pas comment guérir par ces chants. C'est peut-être de la poésie, mais cela ne guérit pas — et pour l'homme d'une tribu c'est le contraire qui est vrai. Ceux qui connaissent les secrets anciens savent que les forces de vie peuvent être évoquées et apporter bonne santé et paix de l'âme. Vus par un Occidental, ces chants deviennent papillons, épinglés dans un album par un collectionneur avisé : quelque chose de beau, et d'extrêmement mort.

.....

Rothenberg pense que la traversée des frontières est non seulement possible mais souhaitable. Certainement c'est une quête occidentale, peut-être blanche. Il est sûr que pour ces gens qui ne savent plus ce qu'est une tribu il y a là quelque chose à apprendre... mais pourquoi pas une traduction de Shakespeare et Tennyson et Whitman en Mohawk ou en Navajo? ... L'effort accompli par Rothenberg est important et les critiques qui viennent d'être faites s'adressent plus à la société qui lira ses traductions, qu'à son propre travail, qui est monumental. Mais je crains que ce livre n'ait son équivalent dans la vie réelle. Des milliers de jeunes gens se tournent vers les Indiens pour obtenir les réponses, les sagesse anciennes. Ils se pressent dans les réserves pour y trouver souvent des gens d'ascendance indienne qui ont été détribalisés, ... et transformés comme tout autre matière brute en quelque chose de manufacturé. Ceux qui possèdent encore les savoirs d'autrefois sont impatiemment dédaignés, incapables qu'ils sont de communiquer l'essentiel de leur être pendant le week-end...

C'est pourquoi, si vous vous intéressez à la poésie, *Shaking the pumpkin* vous offrira des pensées nouvelles, des idées intéressantes. Si vous vous intéressez à l'essence des choses, rassemblez votre famille et vos amis les plus chers et gagnez l'emplacement que vous aurez choisi pour y former votre nouvelle tribu. Lisez un extrait chaque année pendant plusieurs générations. Vos petits-enfants pourront peut-être en saisir le sens et le comparer avec quelques rituels à eux.

Indiens Keresan

***Ce que la vieille femme
a dit à Franz Boas en
1920 (adaptation
de A. Schwerner)***



il y a longtemps sa mère
devait chanter ce chant ainsi
tournait-elle sans cesse la meule de ce chant
les gens du maïs ont un chant eux aussi
il est très bon
je refuse de le chanter

Indiens Senecas

***Un chant de la Société
des Animaux Mystiques
(adaptation J. Rothenberg et
Richard Johnny John)***

Chant de mon chant, en trois parties



loin dans la distance



est entré dans la pièce



est ici, dans le cercle

Esquimos

Mots magiques (adaptation
d'Edward Field, d'après
Knad Rasmussen)

au tout début du temps
quand hommes et animaux partageaient la terre
un homme s'il voulait pouvait devenir animal
un animal pouvait devenir homme
parfois il y avait des hommes
parfois des animaux
mais pas de différence
tous parlaient la même langue
en ce temps les mots étaient magie
l'esprit humain avait des pouvoirs
un mot prononcé au hasard
pouvait avoir des effets étranges
devenait vivant soudain
et ce que les hommes voulaient arrivait
il suffisait de le dire
personne ne savait la raison
c'était ainsi

Rêve (adaptation A. Schwerner)

la nuit dernière j'ai rêvé de toi
tu marchais sur les galets
avec moi
j'ai rêvé de toi
comme si éveillé
je t'avais suivie
belle
comme un jeune phoque
je te désirais comme le chasseur
a envie d'un très jeune phoque
qui plonge, poursuivi.
c'est ainsi que c'était
pour moi.

Indiens Tsimskian

Berceuse (adaptation Carl
Cary, d'après Marius Barbeau)

petite fille ira cueillir des roses sauvages
c'est pour cela qu'elle est née

petite fille cueillera le riz sauvage
c'est pour cela qu'elle est née

petite fille recueillera la résine
petite fille cueillera fraises myrtilles
c'est pour cela qu'elle est née

petite fille cueillera mûres, sureaux
petite fille cueillera des roses sauvages
c'est pour cela qu'elle est née

Indiens Yuma

Poèmes de la danse du daim
(adaptation J. Rothenberg, d'après
Frances Densmore)

le daim (i)

le daim supprime la lumière du jour
enlève la lumière du jour l'appelle nuit

le daim (ii)

le daim est seul dans la nuit
broute la plaine
sous la montagne

le daim (iii)

le daim est resté longtemps dans la nuit
a demandé à l'araignée une route dans la nuit
sur la route de l'araignée le daim voyage.

Le dernier poème : une prophétie des Kalaguya (adaptation de Jarold Ramsey)

dans le vieux temps, au cours de la rivière Santiam
un homme Kalapuya s'allongea sous les aunes
rêva son rêve le plus loin. il s'éveilla dans la nuit
et dit aux gens : « cette terre sous nous
était noire, toute noire dans mon rêve »
nul homme ne put dire ce que signifiait
ce rêve de notre terre verte.
on oublia. puis les blancs sont venus
les fermiers de fer ont retourné le sol
les prairies de Cana, les petites prairies près du fleuve Santiam
et nous sommes entrés dans leur rêve
de la terre labourée noire pour toujours

V - Huit poètes choi- sis et traduits par Joseph Guglielmi

Paul Auster, unearth (textes inédits)

L'antiterre

"Toute syllabe est l'effet du sabotage"

A PORTÉE DE SOUFFLE

Inapaisé dans la cosse
muette où la graine se meurt et sans
augure : tu vas creuser
au fil même
des regards
l'emphase plurielle
de l'abîme. Il n'y a plus
de chemins pour toi : et devant
tes veines ouvertes, les racines
vont raconter le massacre
des pierres. Tu vas vivre ici.
Tu vas raser
ta maison — tu vas oublier
jusqu'à ton nom. La terre
est le seul lieu d'exil.

Nuit, comme goûtée
au-dedans. Et pour nous, chaque mensonge
que la langue connaît,
quand elle se retire et s'enfonce
dans son poison.
Nous dormirions, côte à côte
d'une même faim et que du fruit
adverse vienne le nom
de ce que nous nommons.
Comme si un crime dont nous aurions
rêvé pouvait mûrir dans le froid, et tomber
ces arbres noirs et perçants
drainant l'histoire des étoiles.

Rouleaux de ta seconde terre
écrits par mes lentes mains incendiaires.
Le ciel dans ton nom glissant le long

des escarpements bleus : le ciel
soufflant sur le blé. Ne demande pas — pourquoi. Ne dis rien —
Regarde. Parade des battus,
pour qui j'ai arraché
le tambour. Ton autre vie luisant dans la lampe
de celle-ci. Pain cru : rétine in —
apaisable.

Dans le miroir de la tente-langage
de notre année-à-venir-quarante fois
sombre, de couleur alodiale —
les images,
broyées dans la lumière différée
des yeux, les images errantes
t'absolvent : (dunes
qui tourbillonnent libres, — éboulis de mots
va-et-vient
dans le sable grinçant, — les autres
heures en la rondeur du verre, redoublées
dans le souvenir). Et dans
ma main — (comme, après la nuit, — la nuit) —
Je garde ce que tu avais pris
pour le donner : ce chemin fait
de cris comptés, et grain
après grain, à l'infini,
tel désert, brûlant sur tes lèvres
figées de violence.

William Bronk , utterances. (Burning Deck), 1972.

Expressions

Il n'y a pas de galaxies proches : celle-ci est aussi loin qu'une autre, si on ne parle pas en *miles*, nous savons bien que *miles* n'a aucun sens si on parle en *miles*. A quelle distance suis-je de toi ?

Tout est, presque dans l'expression, métaphore — de même que nous mesurons les *miles*, et que *miles* ne veut rien dire, nous savons ce que c'est que la distance : incommensurable. Cependant les distances existent.

La perte de l'herbe, des arbres, de l'eau

Ici le silence ; en tout lieu.
Parce qu'il a toujours été, le temps n'est pas.

Nul besoin, alors, d'attendre le temps :
il vient toujours au sens où il fut toujours ici même.

Le bruit ici mais jamais aucun son.
Nous écoutons les sons ; comme si nous étions sourds.

Sous le bruit, le silence est ce que nous entendons :
à la fin, toujours, n'importe où. Le silence est tout.

Herbe, je pensais te garder, tu serais restée ;
et vous, arbres, eaux, seriez partis également.

L'effacement du demandé et du demandeur

Il est dur de quitter le monde même si nous savons que rien ne nous y retient. Nulle prise, pas la moindre attache pour nos mains. Là où il semble qu'elles pourraient se tenir,

il n'y a ni lien ni poids réels : aucune prise.

Nous avons conscience que quelque chose se perd en chemin. Quelle perte ? Quel perdant ? C'est le manque qui les a inventés. Le manque dit que la perte est réelle. Le manque est réel. Qu'il est dur de ne pas savoir de quoi le manque manque.

Clark Coolidge, *Space*. (Harper & Row) 1970.

Espace

A D.

ça un alors de
mois
bien jusqu'à
de jusqu'à pas
là
fait été
accent
d'un assez
ceintures dans
nom de
à travers au-dessus

tout ça à
dedans avec nos
dedans savoir nos
falloir

jusqu'à sur
jusqu'à
de
le jusqu'à un
un sur une
un
trop final

d'environ un à et
que les étais ça veulent
neuf
veulent un
ont et eux
mais dedans
neuf francs
leurs et
et bientôt
jusqu'à été sur le
mais hors un sur
nom

le
emple
riaux
dité
eux
tions.
pler
fication
un
et un
portion
plan par
ité
doux
en logique
leur
le
leur

tion
inertie
ité
être ayant
huit
prié
via
iné
platissant
im
dense
en té

bre
essant
ciple
ture
ent
tif
une soup
l'ing
tions

outechose
eral
stamment
iné
artes
cal
nise

Q u a t r e

de
depuis

voulez
dès

environ
point

terme
plaf

Cld Corman, out and out. (The Elizabeth Press.)

A l'extrême

*Aube : promesse
ou menace de
pluie*

*Assez — en
tous cas —
si*

*En dire long et
ne pas avoir dit
le peu qu'on voulait dire*

*Une allumette brûlée dépasse
du cendrier
indiquant la cendre*

*Collé au sol mouillé
mélodramatique —
un papillon, jaune
et noir. Je le vois —*

*de l'autre côté
du tourniquet — s'efforcer
de se dégager et
je sais que je pourrais aller*

*le libérer. Mais je n'y vais pas.
je veux le voir se
libérer lui-même — Oui —
sachant qu'il ne pourra.*

Marcher très vite
par un jour clair et froid
simplement tous les deux

me donne envie de crier
Nous voici ! — mais
j'ai conscience que

chacun de nous sait
dans son propre silence
combien chacun le sait.

Comme les Indiens
qui étaient là les premiers
ou tout au moins avant —

le grillon — la
libellule — se sont arrêtés à
la porte de ma nouvelle
maison

Aucun droit n'existe
sauf celui qu'on
accorde sans espoir.

Une cloche vendant
l'argent pour des haillons
ou comment le monde
devient riche.

La rivière est
à sec.
Le fond

couvert de vase.
Est-ce cela
la sagesse ?

Une feuille
tombant
comme une goutte de pluie

Toucher
atteindre
nuancer.

Pourquoi
retenir une
feuille
qui tombe

o
laissez
laissez-la
tomber.

Un oiseau léger
sur la
grande Porte du Sud
à Myoshin —
Ji son chant.

*Ecoute — après
l'écho —
voici l'air.*

**Larry Eigner, another time in
fragments. (Fulcrum press) 1967.**

Un autre temps en fragments

Pour C. C.

comment lire ici
ligne après ligne
un seul
regard
et les yeux se reposent
contre l'abîme

(1)

A nouveau l'aube
le ciel laissant tomber
son invisible blancheur
nous avons vu disparaître
soudain
vides les étoiles
bleues
notre été
sur le sol
comme l'autre nuit un autre
temps
en fragments

(2)

Sur rue

et tous ils
me font signe
quand je suis assis là dehors
entre leurs autos

(3)

En passant

le bus à l'horloge
les écoliers
il s'éloigne
le long de la rue où
ils ont grandi
pendant quelques heures

(4)

le vent souffle
dans l'autre rue ils ont
peint pendant des mois
le dimanche les échelles
sont appuyées derrière les grilles ouvertes
le soleil se reflète
là-haut sur les fenêtres
les chaises de l'entrée
la neige pas moins familière maintenant
le cycle de l'année
c'est le moment pour le
froid de s'insinuer
même si les traîneaux
ne se font pas plus rares
le feu sifflement
quand on tourne la tête
et les oiseaux quelques-uns
dans l'esprit
les arbres ont juste le
même âge
maintenant distincts de cette lumière
le matin et l'après-midi
les lignes durcies par les
répétitions
au-dessous
l'ombre et des bruits
passagers invisibles
même les branches nues
flux, le battement régulier
de la source derrière et au-delà
contre le champ ou déferlant
que tu sois là ou non
horreur et évidence
marquant une différence
en leur attente
les maisons qui pourraient aussi bien
bouger qu'avoir bougé, c'est pareil
il passe
allure régulière
les nuits simples
peut-être aussi longues

ailes battant là-haut proches du
commencement de la pluie

J'aime voir
 la voiture rose mouillée
 ses roues doubles dans un flaoue
 la pluie
 boueuse qui résonne
 l'imaginer se renversant
 à côté de ce qui forme deux
 demi-cercles
 ruisseau en pente
 l'eau légère
 autant que l'espoir
 de voir ces maisons toujours les mêmes
 double canon
 la passion des autos en allée
 le présent aussi rapide que les averses
 et le passé
 tombé
 un arc-en-ciel peut-être
 quelque peu derrière les arbres
 assez d'années

La stupéfaction de ces infirmes autour de moi
 de ces quelques mots, incapables
 dans mes pieds et ainsi de suite, ah (6)
 vraiment la belle voix

le bateau dans son propre intérêt
 à chaque éclair un coup de tonnerre
 va et dis-je, quand l'orage arrive oh !
 vient femme lançant les terres
 formidable, dit quelqu'un
 que dire de l'eau, quelqu'un y a-t-il tâté
 je pense que nous pourrions être dans un coin
 dangereux
 pour sûr, je me demande
 comment ces lignes peuvent tenir
 bien, peut-être sommes-nous attrapés mais nous bou-
 geons, quand même
 lent soleil vainqueur

aire de voies sur l'arbre

souviens-toi
 et abandonne maintenant couche-toi
 plus loin

rafale embouchure du bleu avec le ciel
temps épandu la pensée

(10)

nuage dressé comme si auto
muet en
allé loin des chambres dans les maisons et
l'enfant
long soleil comme il
désigne la mer aussi
le peu de branches maintenant
lentement l'oubli pour un
nouvel essor bruissement
couleur d'arbres
cours bref du vent

comme si l'aveuglement, le soleil
soudain derrière la maison, chaque jour

(11)

le moment où le monde devient si étrange
les feuilles au loin bloquant la fenêtre
dans
les autos derrière eux
se glissent sous eux
parade monument
en haut contre la colline
après l'exercice continue
l'air danse sur la rue

nuages à nouveau le
profil des pics
voici les lacs

(12)

sur quoi les
branches ont poussé
silence agité ombres
descente née du vent
l'étendue
est sans fin les moteurs
continuent d'haleter les livres
changent

le passé même
et le présent

(17)

fenêtre avec
arrière-cour
vie sur le mur
oiseaux
doublant
leur vol,
coups de bec sur les fûts
après le chien comme des ombres
je
marche vers un *saloon*
un bon verre à la main

la musique
dans l'air

archets, trompettes
en action
et le rouge couchant
dehors
à la fenêtre

(22)

l'invisible

la façon dont la terre tourne
voici un autre fils de
pour vous arracher le foie
parmi les semeurs de gel
au-dessus des vastes et vertes
saisons
chaque nuit les étoiles grandissent
le savoir de la mort, et maintenant le
savoir des étoiles

(23)

il y a une fin
et le sans fin
une Chambre au centre
passage/dans le non temps
une grille fourrés collines herbe

(34)

Enchevêtrement

régions disparates
autrefois une musique
qui continue toujours Préserve
cet orchestre

(49)

qui coûte tant d'argent
 le vent se disperserait dans la vague
 et la pluie
 la neige oblique
 les arbres de l'automne ne
 s'agitant plus
 la patience
 souffle obstiné
 le calme à travers un
 crible
 le printemps met à nu
 une maigre croissance
 sensibles accents
 coteaux et pays différents

Vide, maison, le vent
 rien qu'un tampon dans les arbres
 pas seulement un bruit, un exercice dépouillé (50)
 pour une autre
 épreuve saisonnière les nuages sont loin
 le ciel est bleu des ravins
 autres derrière les branches c'est ce qu'ils ont attendu
 inconsciemment
 tout le long du jour
 A quoi
 servent les oiseaux ?

les rivières
 à leur enfourchure les falaises
 l'océan répand des feuilles mortes
 turbulentes, la rue qui
 une nuit, s'échappera montée
 recouvre les graines, comment
 peuvent-ils entrer dans
 une danse aussi vulgaire,
 l'insensible écorce, sauvage,
 le vent continue de couler
 ils ont oublié le langage du pays
 chantant, le vent
 cette nuit
 ou la pluie, sur quels mouvements (51)

brusques
 le soleil qui avance, nuée
 vers l'éclaircie
 quelques gouttes pourraient avoir durci
 le dernier modèle

le courant des buissons
branches de retour dans l'air
les oiseaux
sont des pommes
un terrain abrupt
direction printemps

au milieu du premier orage sirènes
quelque réflexion en bas des Gens assis
idée Eau et feu les murs plus ou
moins dans le cercle triangle
routes, éclairs des fers
une fois la pluie
sur un amas de wagons
de la nuit lente quoi qu'il arrive gouttes de
glace celles-là, morceaux réels
tombant du toit les champs sont verts
et les bruits mouillés, lourdement
absorbés et que le feu se
cache dans la terre pour
accoupler les pierres hors
de vue
l'écorce grise

l'Amour est un film
où ils s'écartent
mais pour moi je n'en sais encore rien
bien que tout cela soit arrivé
mais que voit-on ici
sinon le spectacle des choses qui meurent
pas encore parties et qui traînent
douleur

N'avoir plus aucun temps
être dans le film
et cela coûte quelque chose
mais tu l'étrangles

brins d'herbe
sous les hectares
au fil de l'air
le missile
est un échec
les oiseaux se ruent
et leur soif comme l'eau

Beaucoup de temps
mais des nuits sans dormir

la Vie est statique après tout
 le kaléidoscope des
 moutons sur un mur de pierre
 le courrier est sans importance
 les poteaux
 passant à travers l'infini
 l'axe de la pluie le soleil
 ils bondissent fixe ton regard sur
 eux
 ils
 se transforment en vagues
 nombres
 et disparaissent
 Ils s'en allaient nulle part
 mais cela prend du temps
 pas bon, maintenant de trouver
 le cœur battant
 soudain la fenêtre semble lavée
 les journaux tombant dans les
 cabinets en face
 je suis en plein dans le reflet
 en permanence
 publicité radio
 la clarté loin du gravier
 le pré mourant

le Temps passe, disent-ils mais tout au début
 et là se situait ma fin, quand j'allais sur la scène
 le bâton, les
 fuyantes surfaces

(57)

humus
 humain

disaient les arci
 geo anthrr
 dans son ample costume
 très souvent c'est comique
 tombe enterrement

(64)

Combien de fois, la mort
 a crié
 loup le
 nuage
 plus grand que la baie
 disparition du plafond

(78)

Ron Padgett

Passage Charles Dallery

Je suis à l'ombre d'un arbre
Quand sous le ciel soudain obscurci
Tout cesse de briller
Pour autre chose
C'est exactement ce que je ressens
Quand tu viens vers moi à travers la pièce
Ou que tu t'éloignes
Quand je sais que tu penses à moi
C'est comme si on passait près d'une porte ouverte
On regarde
Et on ne voit rien
Et on se précipite on ouvre le journal
Où on apprend qu'un meurtre hideux
Vient d'être commis il y a quelques heures
Que va-t-il se passer maintenant
Dans le ciel où la lumière décline doucement
Je n'ai jamais rien vu d'aussi grandiose

Lisant Reverdy

Le vent à travers la tête plurielle.



Paroles presque effacées sur le pain mural.



Quelqu'un en train de moudre la couleur des épis.



Elle regarde sa ressemblance.



Un enfant entraîne un homme et la terre
Est couverte de neige.



Il descend et sort de la nuit
Quand les collines tombent.

○

Cette ligne de vous va jusqu'à l'infini

○

Dressé au plus haut d'une voix inhumaine.

**Rosmarie Waldorp, The aggressive ways of
the casual stranger.**

(Random House) 1972.

Les manières agressives de l'étranger de hasard.

Octave noir

Pour Edmond Jabès.

Pour voir l'obscur
l'œil se détourne du jour
dans la clarté
l'obscur est invisible
la faiblesse de l'œil
n'est pas la faiblesse du jour
mais l'œil
loin du jour
est sans yeux
son pouvoir est non-vue
et telle non-vue
voit la nuit
ne te départis pas de ton obscurité
sinon tu resteras
avec un angle
de vue limité
obscurité
entière occupation du regard

Poids

La ligne d'horizon
ne tient plus une figure
ne tient plus une figure
se déforme
c'est le mois jaune
les habits les acacias changent
c'est un vieil apprenti
dans le dernier soleil
je fais un miroir
pour l'opaque

Graphique

Images
où je ne vois
que titres racoleurs
mais sans objet
à côté un amas
meubles brisés
verre
cadres
trop tôt
pour les femmes d'aller aux commissions
elle voulait
acheter une montre pour son
la foule paralysée
par la caméra
les gens ont l'air beaucoup plus vieux
décomposition
dont je connais tout
derrière les yeux clous
tout suffocant
je barbouille de graisse
mon visage en sueur
sons un certain angle face à des
commentaires qui interrompent

Cérémonie

La silhouette d'un homme
face à la brume
afin d'
y pénétrer
sa gravité est
cette mort
qui habite mon coffre
depuis dix ans déjà
pourrais-je supporter cela
ce réveil un froid
matin d'automne
plein de lumière jaune
et les heures
qui traînent
dont je
suis le
seul spectateur

Pas d'horizon

Je raconte mon histoire
à rebours
l'innocence est perdue si
on saute à la conclusion
je hais les fruits
des redditions
malgré leur parfum
de vanille
ils laissent un goût fade
l'âme quitte la terre et tombe
aveuglement
et comme un arbre
(en hiver)
une chenille se transforme
en chrysalide sans savoir
mais il avait une fille très belle
et le jeune matelot
le distrait beaucoup
balancement d'épaves
dans la houle

Été sec

Bouclant des cercles
imparfaits
j'espère briser
la symétrie
effet de surprise
une construction ordinaire
bois corde et fil de fer
le poids d'une bouteille
pour donner
le branle
lentement
la poussière monte où je vais

Moment blanc

Pour Jocelyn

La distance de
jour en jour
pas la composition
mais un endroit
papiers et mots
et avec ces mots ou ces choses
la possibilité
du néant entre
les places des villes anciennes
ouvertes
entre des constructions quelconques
mais jamais vides
il y a des imperfections
sur le papier
les pavés changent de couleur
dans l'air modificateur
continuité de l'encre noire
noir qui engendre l'espace
noir encerclant
le blanc imparfait

Comme si nous n'avions pas à parler

1

Je veux rester là et regarder
le gâchis que j'ai fait
se répand sur
le contexte
je suis toujours sur le point
de voir
cela
sur le fil
de l'horizon
avec ce doute au premier plan
éventualités
désormais agitation
périphérique
disparition de la courbure
incomplète
incomplétable
le vent sur les plaines les rues abandonnées
l'amnésie générale le souffle vide du ciel
le souffle du ciel
je pourrais aussi bien prétendre que c'est un
chiffon pour
m'essuyer les mains
mais tant que nous
malgré de constantes variations
ce que nous pourrions dire
n'a aucune importance

2

Perte de la mémoire
surprise
qui se serait figée
détours du sang vers
les joues
aveugles à ton contact
indéchiffrable elles
éprouveraient
l'altération de l'air

à l'extrémité de leurs pores
l'impossible contraire
des gestes

4

Tu bouges de temps en
temps tu te lèves et vas à la fenêtre
comme si écouter
il n'y a aucun bruit venant du
ta pensée ou des
rythmes augmentent et se
perdent entre la surface et
n'importe quoi d'
autre
il y a
une simple pulsation comme si sur le point de résonner
s'arrête
entre nos corps
une grande page transparente que
je respire sans penser

5

Précaire présent
sang salive urine sperme
entraînent chaque moment
jusqu'où
notre espace s'incurve
dans l'os

6

Corps
ignorant
de sons sens
perdu en
sa réflexion brève
accent mis
sur la forme

10

Vitesse et
vibrations transparentes
épuisent tout ce que j'ai à dire
la maison vide
bruit
de machines en bas
le rythme se perdait
précoce
expérience
de ta présence ne peut expliquer
à aucun moment
comme si pour la dernière fois
en biais s'écartait le présent

11

Afin de ne pas
dispenser
je pense chaque mouvement de
ma main
tourne
la page
l'intervalle a tous les droits

15

Pense et pense avant
de retracer
un mot
l'oubli prend
place
au contact
de la peau
et du papier
confusion
marge
érodée
jusqu'à
l'obscur

19

Rien n'a encore commencé
le silence retient
mon souffle
attend de parler
d'être à même d'
ouvrir
le détour essentiel

20

Plus tard
marchant toujours
vers le nord
il brise
la surface
que les yeux toucheraient

25

L'air s'élève
bleu
irrésistible dans la distance
endroit où
rester
immobile
longtemps
au bord de

26

Perdu
dès le départ
limites
le spectacle de la fatigue
attendant d'être
sans souffle
contre mur ou fenêtre
les derniers instants

Keith Waldrop, The garden of effort. Le jardin de l'effort. (Textes inédits.)

L'antéchrist

« ... et si le démon existait, il ne serait pas celui qui décide contre Dieu, mais celui qui, dans l'éternité, est en dehors de toute décision. »

MARTIN BUBER.

SECTIONS

1

Je suis tout en morceaux.
Et en train de fondre. Je n'ai plus de mains.
Je me jette dans une entrée pour
ne pas être piétiné. Tout s'
enfuit loin de moi.
Dans l'entrée je rassemble les morceaux de mon corps.

4

Nous étions tous dans un *bateau*. Je me rappelle
Nous avons peur que le bateau chavire.
Que ferions-nous ? Et je me rappelle
que je pensais : notre seule chance est de
nager pour sauver nos âmes.

5

Je me promenais avec un monsieur très sensible et
tout à fait hystérique. Les cloches du village faisaient
entendre d'harmonieux carillons. Mon
compagnon, qui
ordinairement manifestait beaucoup d'émotion pour
ce genre de choses, se répandit soudain
en invectives, disant qu'il ne pouvait supporter cette

affreuse sonnerie en ton majeur, que cela faisait un bruit effrayant ; que, de plus, l'église était hideuse et que le village avait un aspect sordide.
(Le village est réputé pour son site enchanteur.)

...puis il se mit à insulter le curé de l'endroit. La raison en était que le curé avait une barbe répugnante et — écrivait de très mauvais poèmes.

6

Les hommes vides absorbent l'eau comme le sable, mais aussitôt ils se retrouvent desséchés et ils en veulent davantage... Ils peuvent tout au plus avaler un liquide quelconque mais il ne reste pas en eux... et, ce qui est pire, n'a aucun effet...
ILS SONT COMPLÈTEMENT VIDES

7

La maladie de mon fils commença par un mal de gorge et de la fièvre. Je l'emmenai chez le docteur. Il avait une très vilaine gorge, perdit huit livres et resta sans mouvement toute une semaine. En septembre dernier mon frère eut le ventre écrasé par un tracteur qui lui arracha les jambes aussi sec. On lui coupa deux mètres d'intestins. Merci pour vos prières, maintenant, j'ai complètement perdu l'habitude de fumer. Grâce à Dieu. Maintenant mes reins fonctionnent normalement, comme quand j'étais jeune.

**VI - Poèmes
de guerre :
Vétérans
du Vietnam**

Poèmes de guerre Vétérans du Vietnam

Ces poèmes sont extraits de « *Poèmes de guerre — Pour gagner les cœurs et les esprits — par des vétérans du Vietnam* », une anthologie de Larry Rottmann, Jan Barry et Basil T. Paquet (Mc Graw — Hill Book Company — 1972). Les responsables de cette anthologie ont fait suivre le choix de poèmes d'une « Note au lecteur » dont nous donnons ici une adaptation sensiblement plus courte que l'original.

Des textes, poèmes ou récits, des vétérans du Vietnam ont fait leur apparition, ces dernières années, dans de nombreuses publications américaines : revues de poésie, hebdomadaires de la « Free Press », bulletin d'information émanant de l'un ou l'autre des multiples petits groupes de militants pour la paix, journaux d'étudiants, etc. Ils y rencontrent les poèmes de prison, les poèmes des ghettos noirs ou porto-ricains, ceux des minorités, « chicanos » ou autres, les poèmes « à la drogue », la « jazz-poetry », toute une « contre-poésie » qui se veut le plus souvent en marge (voir, pour exemples, « *In a time of Revolution, poems from our third world* », édité par Walter Lowenfels, Vintage Book, 1969). Ils y rencontrent aussi les meilleurs des poètes contemporains des Etats-Unis (voir « *89 poètes américains contre la guerre au Vietnam* », poèmes réunis par Walter Lowenfels, Editions Albin Michel, 1967).

H. D.

NOTE AU LECTEUR

Ceci est plus qu'un livre de poèmes. Il est conçu pour être utilisé de beaucoup d'autres façons que de simplement combler un petit coin de votre bibliothèque ou d'être posé sur votre table à café comme un symbole de conscience sociale. Convenablement utilisé, ce volume devrait être corné en un mois. Voici quelques façons d'employer convenablement ce recueil de poèmes :

1) Lisez-le à haute voix à vos amis, à votre famille, au cours des réunions mondaines, des réunions d'anciens combattants, de médaillés de la Légion d'Honneur, de réservistes, de conseils municipaux, des meetings pour la paix, des rencontres politiques, des classes du dimanche... lisez-le au maire, au gouverneur, à votre député, à votre sénateur... lisez-le du haut d'une caisse à savon, d'une tribune, d'une chaire, et de votre propre fauteuil ; lisez-le en classe, lisez-le à votre classe, au cours des assemblées d'école, de collèges, pendant la mi-temps lors des matches de sport... lisez-le en entier ou en partie...

La lecture à haute voix est la première fonction, et qualité, de la poésie.

2) Copiez un poème ou quelques-uns, ou un vers que vous aimez particulièrement, sur vos cartes de Noël, pour votre courrier professionnel, mettez-les sur vos prospectus et sur les affiches annonçant vos prochaines manifestations scolaires, syndicales, religieuses, municipales, politiques, sportives, dramatiques, artistiques... Publiez un choix de textes de ce recueil dans le journal de votre communauté, de votre école, de votre collège, dans les revues littéraires, les anthologies, les programmes de football, les

Dans les pas de Gengis Khan

Un légionnaire français patrouillait
là-bas
autour de l'aire de vol du terrain d'aviation
à Nhatrang
et dix ans plus tard
soldat des forces expéditionnaires américaines à l'étranger
je suis de garde la nuit
à Nahtrang
occupé plus tôt encore
il y a vingt ans
(un an de plus que mes dix-neuf ans)
par les japonais

Délaissés par les fantômes, vivants et morts
parmi nous
dans les barraques françaises à toit de tuiles rouges
écoutant Saïgon sur une vieille ligne
de téléphone japonaise
nous allons à nos travaux militaires
(installant un quartier général des troupes spéciales
où s'élevait un poste de la légion étrangère française)
oubliant cette ironie :
des américains marchant dans les pas de Gengis Khan

Libres de toute histoire
La nôtre ou celle des armées mongoles du treizième siècle
depuis longtemps en fuite ou enterrées
par les Vietnamiens
à Nahtrang, en 1962, nous faisons notre boulot
remplaçant les képis par des calots, « Ah bon » par « merde ! »

JAN BARRY.

Apo 96225

Un jeune homme partit un jour à la guerre
dans une contrée lointaine
Quand il eut le temps, il écrivit chez lui et
dit, « Il pleut drôlement par ici. »

Mais sa mère, lisant entre les lignes,
écrivit, « Nous sommes concernés. Raconte nous
ce qui se passe. »

Et le jeune homme répondit, « Ouais, vous devriez voir
ces singes marrants ! »

A quoi la mère répliqua, « Ne te retiens
pas, c'est comment ? »

Et le jeune homme écrivit, « Les couchers de soleil
sont spectaculaires. »

Dans sa lettre suivante la mère
écrivit, « Fils nous voulons que tu nous racontes
tout. »

Alors la fois suivante il écrivit,
« Aujourd'hui j'ai tué un homme.
Hier j'ai aidé à laisser tomber du napalm sur des femmes et
des enfants. Demain nous allons utiliser
les gaz. »

Et le père écrivit, « S'il te plaît
n'écrit pas de telles lettres. Tu bouleverses
ta mère. »

Aussi, un peu plus tard, le jeune homme écrivit, « Il pleut
drôlement par ici... »

LARRY ROTTMANN

Les bravaches

John Wayne

Conduit

Une charge harnachée contre les japs ou les boches,
Il est dur et n'a pas peur de mourir.

Georgie Jessel

Est

Maigre et minable dans son uniforme de l'Américain Légion haute-
couture,
Vétéran grisonnant d'infemales campagnes de vaudeville.

Martha Raye

A

Son béret vert et son insigne de troupiér au combat,
Elle va où est l'action.

Bob Hope

Voyage

A travers le monde

Pour amuser « nos gars ».

La guerre

Est

Un héros de ciné bedonnant et vidé

Un vieil homme fatigué

Une sorcière à ménopause

Un comédien grotesque

étalant

de patriotiques

obscénités

HARISON KOLLER

Mon pays

Je suis « Whitey » ; ils m'appellent le boutonneux ;
dix-huit ans et du Nebraska,
traquant l'ennemi
dans la boue du delta. Des yeux
convergent sur ma nuque.
Fourmis ailées dans la nourriture, moustiques suçant le sang
de mes poignets, vermines entre les dents, et,
l'ennemi derrière les arbres.
Il n'y a pas de champs de blé dans le delta.

Ils m'appellent « chico » parce qu'ils ne savent pas :
Je suis José Maria du bario.
Le « Texas Captain » m'appelle le graisseur
et me donne des rubans et des médailles pour avoir tué des Viets,
petits hommes jaunes que personne ne peut voir.
Je tue pour vivre,
chez moi je suis celui qu'ils ne peuvent pas voir.

Ils m'appellent le jockey-hachoir :
Hurlement dans la jungle, tapissée
du sang des hommes que j'ai tués, je vois le
visage d'hommes que je n'ai jamais vus.
Chaque jour chevauchant les nuages, jaillissement scythe appointé
de l'âge d'aluminium,
les engins argentés du massacre :
pluie des feux de l'enfer. Morts ou mourants c'est pareil.

Je suis le « Texas Captain », rubans de Corée sur ma poitrine ;
nous brûlons un village et remettons ça — terrain gagné
le jour, perdu la nuit.
Ils tirent toujours, appel pour l'aviation.
Il y a du sang sur ma chemise ; un toubib. Je suis
mourant, sauvez-moi.

Je suis l'Amérique.
Je suis l'Amérique mourrant en Asie.

WILLIAM J. SIMON.

Lettre et conversation

Vous avez « ma femme » en Amérique ?
Combien de temps vous restez à Saïgon ?
Peut-être ti-ti (1).
Peut-être beaucoup (2).
Je vous apprécie beaucoup.
Et je dis pas je vous aime beaucoup !
La prochaine fois que vous viendrez au « New York Bar »
Je vous aime beaucoup.
Et maintenant vous m'achetez du « thé de Saïgon » ?

Ma chérie,
Hier soir il faisait trop chaud.
Je souhaitais le vent
et puis, ti-ti, je me suis endormi.
Peut-être à minuit,
je me réveillerai peut-être à minuit.
Je vous écris cette lettre
à la lueur de nombreuses petites bougies
puis la sueur m'envahit.
Vous la voyez,
sur ma lettre ?
Peut-être dans un an vous retournerez en Amérique —
pas de sueur.
Peut-être les Viets vont vous fini (2) —
J'être très malheureuse.

HERBERT KROHN

(1) Ti-ti : un peu.

(2) En français dans le texte.

Thap Ba

Le vieux temple Cham de Thap Ba,
les locaux disent qu'il a mille ans,
plus vieux que cette langue anglo-
saxonne guindée que je parle
plus vieux ils disent que l'usage
des balles, les votes, et
l'imprimerie
plus vieux que les avions et les bombes
plus vieux que le napalm

a été abattu hier par un pilote d'hélicoptère
de vingt ans
nouvel arrivant des Etats
qui l'a trouvé plus ravissant que
le champ de tir
pour essayer ses armes.

JAN BARRY

Brancard

Pour fabriquer un « brancard à Viet »
Tout ce dont vous avez besoin c'est :
Deux hélicoptères
Deux longues, fortes cordes
Et un Viet élastique.

LARRY ROTTMANN

Michael Mc Carthy

Michael Mc Carthy est né en 1942 à Miami. En 1963, il est arrêté pour un délit mineur, vol dans une station-essence. Sa peine prolongée d'année en année, il reste emprisonné sept ans : à cause de ses positions politiques, il est changé plusieurs fois de prison. Il se lie avec George Jackson, ils fondent le *Communist prison collective*. Les avocats des *Blacks Panthers* le font finalement libérer. Il partage maintenant sa vie entre la poésie, le militantisme, et la lutte contre les physio-psychologues qui tentent d'avoir raison de la « violence » en pratiquant toutes sortes d'expériences sur les cerveaux des délinquants.

Réfractions imprégnées d'un emprisonnement de tête américaine

dans le brouillard et la brume
préfunéraire qui
stérilise cette vie
une goutte de pluie grosse
s'écrase...

 mensonges
ensanglantant
l'asphalte gravelée
de la cour de prison.

○

 homme blanc
fou paranoïaque... tes
hallucinations nocturnes
- - - visions obsédantes
de bites noires de trois
mètres explosant
dans le con vierge
de miss amérique :

 ce que
tu entends c'est les
désirs de tes ancêtres
résonnant dans les champs
de coton et les huttes de canne
d'un passé de trois cents
ans...

 là sonne
l'hymne légendaire
de l'étoilé - - - ce que tu
appelles le cantique du
« grand héritage
américain. »

 « Héritage, »
vieux fou ? - - - c'est le
cauchemar où toute la
féminité noire n'a
rien connu de votre
amour chrétien...

 seulement
le viol sans fin de
l'esclavage.

○

25 vitres grillées emprisonnent
le courant perpétuel hors
du temps de la pensée
argent...

frappant
l'acier les images tombent
éclatant...

le
son laissant des échos
grinçants dans ma tête.

○

dans les
millions d'heures dé-
figurées par le temps lui-même
des horloges éternelles chas-
sent leurs traces...
écartant il semble
existence mort et
métamorphose...

quelque part quand
l'enclume militaire
frappe des boutons d'airain
fulgurent les doigts des
bureaucrates s'entrechoquent dans
des saluts pressés le klaxon
des jeeps coassent leurs
ordres

un coup de
mortier examine la
sincérité de l'immortalité

où
un chieur de porcelaine
copule dans une frigidité
d'albâtre avec un
lavagueule matinal

gratiné
de boules de foutre sec...
les restes
après-réveillés d'une fantaisie
futile.

○

3 heures du matin encore...
les draps gluants de
sueur -- m'enveloppant

comme une camisole.

Je resterai debout
des heures -- des mains de fer
agrippant la fenêtre
de la cellule...

méditant le rêve rongé
américain-moyen ses
épauves sociales chassées
comme des eaux d'égout dans les
flaques coagulantes de
l'avortement de dame liberté...

la pute à 3 dollars 50 en
mouvement mécanique
serrant son avenir
... le corps mâle
à l'œuvre -- branlements
spasmodiques contaminant son
orisage bleunoir d'
hiers jamais oubliés...

le clochard des ruelles
trempé gisant comme mort
sur ses maîtresses noctidiennes
-- couvercles de poubelles et
bouteilles de vin... fixant d'un œil
vitreux les cimetières néon
de l'Amérique...

le camérue
couvert de piquûres...
avortement exangue dans
les autopsies pressées d'un
million de gorges --

6-

ventrés dans un monde de
partenaires consumés et
de mille injections aux
toilettes...

le toujours silencieux
catatonique poussé dans
les crevasses humides de
la folie...

yeux vides
si enfoncés dans le temps lui-même
ils béent comme les
miroirs opaques de
l'éternité...

le forçat

-- mal nommé interné
pourrissant dans les
matrices infectées
de l'état
crime et
criminel à la fois...
l'expérience d'abord
— le cadavre social
ensuite.

○

tu sais—
la contemplation des
poils pubiques n'est pas forcément
de l'autoérotisme — ça peut être
rien de plus qu'une évaluation
insignifiante et un contrôle du
nombre de manquants...
une hypothèse
vaine sur combien se
sont perdus dans la nuit
turbulente...
à trouver maintenant
bouclant complices
de l'étaupe laineuse
amassée sur le sol cimenté
de la cellule.

○

et je n'attends
plus mais je regarde
le ciel ouvrir sa bouche
d'orange éclatée
hurlant
un instant
puis grinçant ses mâchoires
noires de nuit
fermant et avalant
laissant seulement visibles
des têtes de feux-
diamants.
et je sens
les entrailles épiléptiques
de ce cauchemar que je
chevauche serrant étroitement
le cœur de l'Amérique...

avidement tordu
comme une mère portant
un mutant multi-têtes.

et j'entends
les caillots de
dieu stridents dans
la panique folle pendant
que ses yeux surchargés
fixent — élèves criblés
de colère reconnaissant
trop tard le
suicide des enfants
choisis.

et enfin je
goûte le sirop
acidulé des lieux infestés
de mort de l'Amérique
— glissant comme un
mucus de larve à travers ma
langue cimetière.



donc —
au lieu du poète-révolutionnaire
que je gémissais d'être je reste seul
et perdu parmi les labyrinthes d'une
révolution avortée...

panne
sociale pesant sur la décharge
historique de l'Amérique...
à jamais murmurant plume
en main ces mots si
sages que j'aurais voulu parler.

Commencé à : *Los Padres,*
Californie,
mars 1967.

Fini à : *Soledad,*
Californie,
juin 1969.

Traducteurs du présent numéro

Les poèmes de Louis Zukofski ont été traduits par Jacques Roubaud. — « Billy the Kid » (Jack Spicer), par Joseph Guglielmi. — Les extraits du « Saint Graal », par J. Roubaud. — Les poèmes de Paul Blackburn, par Jacques Roubaud, ainsi que ceux de Clayton Eschelman, de Jackson Mac Low et d'Armand Schwerner. — « Definition » (David Antin) a été traduit par J. Guglielmi. — « Junta », « Dilda » et « Balaban » (Jack Hirschmann), par Josette Bryson. — Les poèmes de Jerome Rothenberg, par J. Roubaud. — La routine de Paul Blackburn, par Denise Getzler. — Les poèmes des Indiens d'Amérique, par J. Roubaud (d'après une adaptation, en anglais, de Jerome Rothenberg). — Les huit poètes contemporains ont été choisis et traduits par J. Guglielmi. — Les poèmes des vétérans du Vietnam ont été traduits par Henri Deluy. — Le poème de Michael Mc Carthy, par Mitsou Ronat.

Rectificatif

Jean-Pierre Faye nous demande, comme il en a le droit, de publier le « rectificatif » suivant à propos de l'entretien réalisé avec lui dans *Action Poétique* 53 : Y a-t-il une théorie du récit ? par Elisabeth Roudinesco.

1. Page 87, lignes 39-44, une ligne sautée au milieu de la phrase a fait de celle-ci un non-sens. Il faut lire :
« Il n'y a pas un moment qui serait celui de la sociologie des langages et constituerait, disons : un volume I, — et que suivrait un volume II consacré à la « sémantique de l'histoire ». Pas plus que dans le **CAPITAL** il n'y a des passages qui seraient purement « sociologiques » et d'autres qui seraient de la théorie économique générale ou pure. »
2. La remarque sur Gilles Deleuze m'a, à la lecture des épreuves, comme échappé, parce qu'elle nous éloignait de la problématique centrale que nous avions choisi d'analyser et n'appartenait pas au dialogue initial. Je veux dire l'admiration (au sens le plus cartésien) avec laquelle j'accompagne depuis longtemps une pensée d'une extraordinaire ampleur, que l'on veut actuellement écraser sous des schèmes réducteurs. D'autre part je ferai une remarque sur le langage de la querelle à son sujet : réprover l'analyse en termes de « machines », au nom d'une analyse en termes d'« appareils » risque d'être inadéquat. Car le terme, usuel désormais au langage français, d'« appareil d'Etat », par exemple, traduit ce qui dans le texte allemand de Marx s'écrit « machinerie d'Etat » : « Staatsmaschinerie ». Quand on traduit en français par « appareil psychique » les termes du discours de Freud, faut-il s'attacher à un prisme terminologique, qui ne s'appuie sur rien d'autre qu'une traduction discutable, ou du moins une approximation ? Entre « appareil psychique » et « machinerie d'Etat », entre ces deux registres et celui du procès de production — pour reprendre le concept de « procès » dont Marx, cette fois, a lui-même constitué le statut théorique en langue française, dans une note de la traduction Roy du *Capital*, I — entre ces trois registres s'articule le procès du langage, à ses différents niveaux : « procès sous-jacent » de la syntaxe profonde, et règles de transformation ou de « change structural ». C'est ce domaine que j'ai tenté d'explorer sur le terrain des « langages totalitaires » allemands qui ont préparé « l'acceptabilité » du discours nazi. Procès qui se meut dans cet Inconscient des langues (Mitsou Ronat), en quoi les analyses de la métrique générative (Jacques Roubaud) nous font pénétrer autant que celles de la syntaxe. Après le « structuralisme parisien » et la taxinomie figée de ses « classificateurs » (après sa variante régressive, pantextualiste et telquelienne), ce qui se produit c'est ce mouvement du « change des formes », qui s'esquisse en des lieux dispersés et nous donne les enjeux nouveaux.

J.-P. F.

action poétique

N^{os} disponibles

26. — INÉDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POÈTES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (Le numéro : 9 F.)
27. — POÈMES ESPAGNOLS DE COMBAT et *Tzara, Löwenfels, Volker Braun, Paul Chamberland*... (9 F.)
30. — NOUVEAUX POÈTES HONGROIS, POÈTES DE LA R. D. A., et *Sten, Malrieu, Zili, Venaille*. (9 F.)
31. — UMBERTO SABA (*traductions et étude de Georges Mounin*) et *Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar*. (9 F.)
- 32-33. — VLADIMIR HOLAN et *Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, Dené Depestre*... (12 F.)
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par *René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas*... (9 F.)
35. — POÈMES DU SUD-VIETNAM - NOVOMESKY - KHLEBNIKOV et *J. Rousselot, C.-M. Cluny*... (9 F.)
36. — LA 1^{re} POÉSIE LYRIQUE JAPONAISE et *A. Liehm* (Intervention au 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques) et *A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille*... (9 F.)
38. — (*Formule « poche »*). POÈTES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par *M. Loi*, quatre poètes tchécoslovaques, *Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye*... (9 F.)
39. — POÈTES IRANIENS D'AUJOURD'HUI, trad. et prés. par *A. Lance et A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaut, Michel Vachey, F. Venaille*... (9 F.)
40. — PROSES POÉTIQUES, et *Celaya, Kirsanov, Bouritch*. (9 F.)
- 41-42. — « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde, et *Regnaut, Vargaftig, Deluy, Ritsos*. (12 F.)
43. — MAI 68 : *Poèmes suivis d'un débat*, *A. Jdanov* : discours, *Henri Deluy* : note à propos du Jdanovisme, *Mitsou Ronat* : Trois essais de formalisation en linguistique, et *Paul Louis Rossi, Claude Adelen, Gabriel Rebourcet, Maurice Regnaut* (9 F.)
44. — (*Nouvelle formule*). DU RÉALISME SOCIALISTE et *Ismaël Kadaré* (poète albanais), *P. Lartigue, C. Dobzynski, P. L. Rossi, Claude Delmas*... (9 F.)
45. — POÉSIE YIDICH, trad. et prés. *Ch. Dobzynski, et J. Rou-*

- baud, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Mitsou Ronat (sur M. Leiris), Elisabeth Roudinesco (L'inconscient et ses lettres).* (9 F.)
46. — SPÉCIAL BERTOLT BRECHT : *M. Regnaut, V. Braun, P. Schütt, A. Lance, J. Tailleur, H. Deluy, M. Gansel, E. Roudinesco, H. Roussel.* — *Poèmes : Gyorgy Somlyo, Vassilis Vassilikos, Lionel Ray, Maurice Regnaut.* (9 F.)
47. — QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX, et *P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Garcia, V. Feyder, G. Le Gouic, G. Jouanard, J. Poels, M. Ronchin, B. Govy, C. Pelloux, A. Cru, P. Lagrue, J. Cadenat, Günter Kunert, Karl Mickel, Angel Valente.* (9 F.)
48. — MAIAKOVSKI et les FUTURISMES - MANIFESTES FUTURISTES RUSSES : *Khlebnikov, Asséev, Trétiakov, Bourliouk, Lifschits, Kroutchonykh, etc. Entretiens avec V. Pozner et L. Robel, présentation H. Deluy, et Bernard Vargaftig, Charles Dobzynski, Lionel Ray, Alain Lance, P. L. Rossi, E. Roudinesco.* (Ce numéro : 12 F.)
49. — COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs : La politique culturelle de la République des Conseils.* — *L. Kassak : Lettre à Bela Kun.* — *Moholy-Nagy : Un scénario.* — *S. Barta, G. Illyes, T. Dery, E. Roudinesco : Psychanalyse à l'origine.* — *A. Jozsef : Hegel, Marx, Freud.* — *C. Dobzynski : René Char ou la Justesse. Guillevic, M. Füst, J. Guglielmi, C. Adelen, N. Naderpour, M. Delouze, R. Arnaud, C. Held, A. Raynaud, P. Lartigue...* (Ce numéro : 12 F.)
50. — UNE LITTÉRATURE PERDUE (Problèmes du récit) *J. C. Montel, Y. Mignot, M. de Gandillac, M. Ronat et P. L. Rossi (sur J.-P. Faye), Cl. Francillon, Ph. Boyer (sur Robert Pingne) — J.-L. Parant — E. Roudinesco (sur Raymond Roussel).* — *Walter Benjamin (un inédit sur la « Crise du roman »), N. Leskov. — W. Kuchelbecker — M. Lowry — Poèmes d'O. Mandelstam, traduits et présentés par Serge Andrieu — Poèmes de A. Bosquet, R. Doukhan, D. Grandmont, M. Regnaut, C. Roy, C. Tessier.* (Ce numéro : 12 F.)
- 51-52. — AGITPROP et LITTÉRATURE OUVRIÈRE EN ALLEMAGNE — 1919-1933 et 1947-1972 : (sous la République de Weimar et aujourd'hui en R. F. A.). — *Poèmes de la fin XVIII^e et du XIX^e siècles. Etudes et traductions de Alain Lance, Jean Mortier, Hélène Roussel, Guillevic, Maurice Regnaut, Françoise Lagier, Lionel Richard, Henri Deluy - Franz Mehring : « L'art et le prolétariat ».* — *Un manifeste de Grosz et Heartfield — Entretien et poèmes de H. M. Enzensberger — Extrait du scénario « de Kuhle Wampe » de Brecht et*

Dudow — Chronologie — Biblio-discographie. Et : E. Roudinesco : « Mao Tsé Toung et la littérature de propagande ». — Poèmes du Hongrois Ferenc Juhasz, Claude Adelen, Serge Andrieu et Lionel Ray. (Ce numéro double : 15 F.)

Supplément au n° 53. — VIETNAM : *Poèmes de Xuang Huang, Chinh Huu, Hoang Trung Thong, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Michel Ronchin, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.* (Ce n° : 6 F.)

53. — L'IDÉOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE : E. Roudinesco — M. Ronat (Chomsky et la théorie littéraire) — Pierre Kuentz — J. Roubaud — Patrice Cocâtre (sur M. Blanchot) — J. Attié — M. Ronat (sur G. Bataille) — Yves Boudier (sur P. Macherey) — H. Deluy (sur la notion de poésie) — Entretien avec J.-P. Faye — Poèmes traduits du turc : Yunus Emre, Nazim Hikmet, Atao! Behramoglu — Et : M. Regnaut. (Ce numéro : 12 F.)

54. — S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART / RÉALISME SOCIALISTE — JOSÉ BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal. Et G. Somlyo, P. L. Rossi, J. Garelli, A. Lance, X. Pommeret, M. Petit, D. Sila.

55. — CHILI : P. Neruda (Incitation au nixonicide et douze poèmes inédits). — Poèmes et témoignages : P. Soupault, C.-J. Cela, H. Pinochet, Aragon, J. Roubaud, G. Jouanard, C. Hodin, A. Lance, M. Ronat, E. Roudinesco, M.-A. Asturias, J. Bergamin, V. Braun, Che Lan Vien, J. Corbett, J. Cortazar, E. Evtouchenko, E. Fried, Y. Ritsos, S. Yurkievich, C. Adelen, A. Bosquet, M. Cahour, H. Deluy, C. Dobzynski, P. Gamarra, D. Grandmont, P. Lartigue, J. Guglielmi, J. Marcenac, J.-C. Montel, A. Rapoport, L. Ray, P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Sala, B. Vargaftig. — Dossier de presse. — Poèmes d'ouvriers chiliens. — Couverture : Gaston Planet. — Dessins : Vieira da Silva, E. Pignon, Guanase, Lobo, F. Teyssier, Getzler, M. Charpin, T. Bonnelalbay, Vanarsky.

Quatre numéros : 34 F (France) — 38 F (Etranger).

A paraître

57. — Les avant-gardes entre les deux guerres et la poésie d'aujourd'hui en Pologne (mars 1974).

58. — La poésie en France aujourd'hui (juin 1974).

action poétique

bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne pour an(s) à la revue **Action Poétique**.

| | | | | |
|------------------------------|--------|--------|----------------------|--------|
| 1 an (4 n ^{os}) | France | 30 F. | Etranger | 36 F. |
| 2 ans (8 n ^{os}) | | 60 F. | | 72 F. |
| Soutien (4 n ^{os}) | | 100 F. | (8 n ^{os}) | 200 F. |

— Je désire également recevoir :

- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par **Action Poétique** :
- Les numéros suivant parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat postal
- mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 19, rue E.-Dubois, Paris-14^e.

A , le

Signature :

LE PAVILLON - ROGER MARIA ÉDITEUR

5, rue Rollin, 75005-PARIS

Tél. : 326-84-29 — C. C. P. : Paris 10865-02

Nouveautés :

- Robert FRANCOTTE
UNE VIE DE MILITANT COMMUNISTE
Préface de Georges COGNIOT ; introduction d'Hélène PARMELIN 33,00 F
- Jérôme FAVARD et Jean ROCCHI
SCANDALES A L'O. R. T. F. (Edition revue et mise à jour)
Préface de Marcel BLUWAL 7,50 F
- Alain GAUSSEL et Jeannine GRINBERG
JE VEUX SAVOIR CE QUE JE MANGE
Notions simples pour une alimentation raisonnable
Préface du Professeur Hugues GOUNELLE DE PONTANEL, de l'Académie
de Médecine. — Avant-propos de Roger KÉRINEC, Président du Labo-
ratoire Coopératif d'Analyses 10,50 F
- Julien TEPPE
VOCABULAIRE DE LA VIE AMOUREUSE
(avec un Index analytique de 300 mots)
Préface de Cochl SAINT LAURENT 24,00 F
- Jérôme FAVARD
COMMENT NE PAS LES MANQUER
Un art de pêcher... et de vivre
Préface de Pierre DAC 7,50 F

Rappel :

- Albert NORDEN
LE SECRET DES GUERRES.
Genèse et techniques de l'agression
Préface de l'Abbé Jesi BOULIER 33,00 F
- Docteur Bernard MULDWORF
LIBERTÉ SEXUELLE ET NÉCESSITÉS PSYCHOLOGIQUES.. 10,00 F
- Docteur Janine NEBOIT-MOMBET
Qui était LE MARQUIS DE SADE ?
Préface d'Hubert JUIN 21,00 F
- Gillette ZIEGLER
AMOURS, COMLOTS ET RÉVOLUTIONS
21 Chroniques de l'Histoire de France
Préface d'Alain DECAUX 20,00 F
- Guy FAU
L'AFFAIRE DES TEMPLIERS
Préface de Jacques MADAULE 17,00 F
- Etienne WEILL-RAYNAL
**LE DOUBLE SECRET DE JEANNE LA PUCELLE révélé par
des documents de l'époque**
Préface d'André BILLY (7 illustrations) 24,00 F

Pour MM. les Libraires : ODEON-DIFFUSION

PARIS : 24, rue Racine, Paris-6°

PROVINCE : 146, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris-10°

EFR

LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS

21, rue de Richelieu, 75001-Paris

Vient de paraître :

Le dernier livre de .

PABLO NERUDA

publié au CHILI en 1973

**Incitation au nixonicide
et**

**Éloge de la révolution
chilienne**

POÈMES

Un volume 10 × 18, 108 pages 9,00 F

DU MÊME AUTEUR :

Collection Petite Sirène

VINGT POÈMES D'AMOUR ET UNE
CHANSON DÉSESPÉRÉE

Un volume 10 × 13, relié toile 15,00 F

EDITIONS SOCIALES

THÉORIE DE LA LITTÉRATURE ET CULTURE

Histoire littéraire de la France

| | |
|------------------------------------|------------------|
| tome 1 : des origines à 1600 | cartonné 40,00 F |
| tome 2 : de 1600 à 1715 | cartonné 40,00 F |
| tome 3 : de 1715 à 1789 | cartonné 40,00 F |
| tome 4 : de 1789 à 1848 | |
| 1 ^{re} partie | cartonné 40,00 F |
| 2 ^e partie | cartonné 40,00 F |

— Collection Problèmes

Lectures du réel (Pierre Barberis)

1 volume 16,00 F

Sociologie et Idéologie (Michel Dion)

1 volume 16,00 F

Littérature, politique, idéologie (Claude Prévost)

1 volume 16,00 F

Interventions. Socialisme. Avant-Garde. Littérature. (J. Thibaudeau)

1 volume 16,00 F

— Collection Notre Temps

Culture, personnalité et sociétés (Gérard Belloin)

1 volume 9,00 F

La Culture au présent (Roland Leroy)

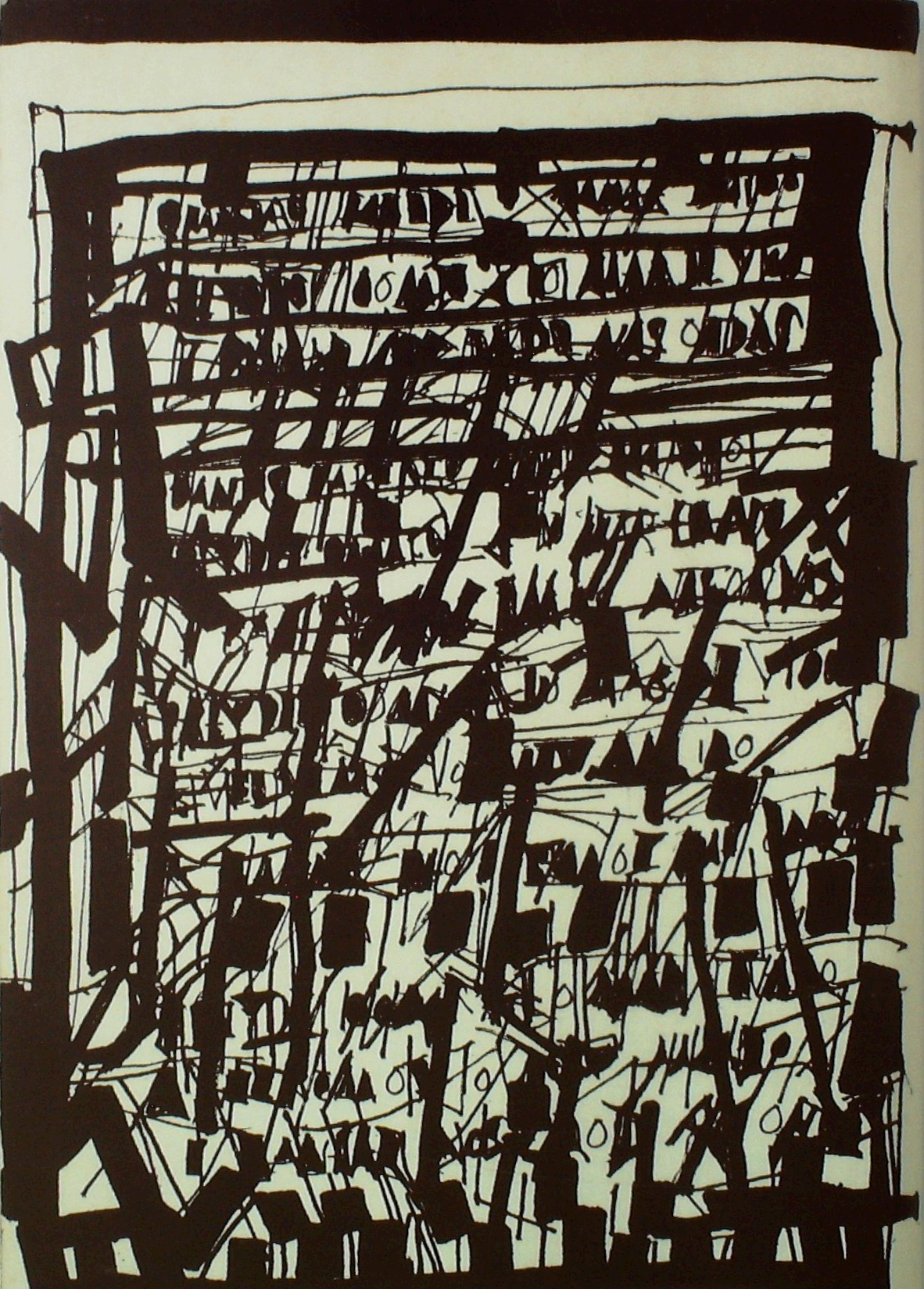
La culture : sa conception - son développement sont l'objet d'un débat idéologique et politique de plus en plus vif.

1 volume 16,00 F

La pensée utopique de William Morris (Paul Meier)

L'auteur s'est efforcé de restituer dans sa réalité et sa signification toute la pensée utopique de Morris. Il était en effet intéressant de découvrir à quel point sa réflexion s'enrichit et s'approfondit depuis l'utopisme embryonnaire des années pré-marxistes jusqu'à l'assimilation ininterrompue du matérialisme historique et dialectique.

1 volume 90,00 F



Yéinde Sibno 33

sen lemea